



N° 22
JUILLET
A O U T
SEPTEMBRE
1960

Nouvelles du MEXIQUE

4' P 6 139

Les articles contenus dans cette Publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations est autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Directeur de la publication : A. Garcia Formenti.

Dépôt légal en 1960 (3^e trim.)

Imp. H. Diéval, 57, rue de Seine, PARIS (VI^e)

NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue trimestrielle fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet



N° 22

- juillet - août - septembre -

1960

Sommaire :

Première de couverture : Patio du Couvent de la Merced (Mexico, District Fédéral).

- Poésie Nahuatl (II. - Poésie dramatique). par Irène Nicholson
- Le vieux rêve - L'Instant de Marco Antonio Montes de Oca
- Taupes - Insectiade - Théorie de dulcinée -
Le crapaud - Liberté - Gravitation. de Juan José Arreola
- Le positivisme dans l'Histoire de l'Education mexicaine. par Claude Dumas
- Le Développement économique du Mexique. par Antonio Ortiz Mena
- Le jeune théâtre mexicain.
- Quelques peintres mexicains contemporains.
- Nouvelles de Presse.

Dos de couverture : Etrier dit de "conquistador". XVII^e siècle (Musée national d'Histoire - Salle d'art religieux).

AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
SERVICES CULTURELS
9, RUE DE LONGCHAMP
PARIS (XVI^e)



Danse du Xocothuetzi (Codex Borbonicus, 28)



Chevalier - aigle

Poésie Náhuatl

par Irène NICHOLSON (1)

II



Chevalier - tigre

POÉSIE DRAMATIQUE

La poésie épique entraînait naturellement des représentations dramatiques. Voici ce que dit Durán :

« Ils portaient des vêtements et des costumes composés d'étoffe, de plumes, d'ailes et de masques, » différents selon les chants qu'ils composaient et le sujet chanté, et ils les adaptaient à leur état d'esprit, » suivant qu'il était solennel ou léger. Ils s'habillaient parfois en aigles, parfois en tigres ou en lions, ou en » soldats, en Huaztèques (une des tribus indiennes), en chasseurs, en sauvages, en chiens, et ils avaient » une centaine d'autre déguisements... Il y avait aussi une danse de vieillards évoluant sous les masques » comiques des anciens, qui était fort amusante et déchaînait les rires. Il y avait aussi une danse de clowns, » dans laquelle ils faisaient entrer un fou qui faisait semblant de comprendre tout à rebours ce que son » maître lui ordonnait, et qui embrouillait tout. »

Le culte du dieu-vent, Quetzalcóatl, comportait des représentations théâtrales; et, bien que ces représentations fussent religieuses, elles ne manquaient pas d'humour et de drôlerie. On y caricaturait des malades en route vers le temple afin d'y trouver un médecin qui les guérirait, et les auteurs dramatiques n'avaient aucun scrupule à faire des infirmités un sujet de divertissement. Certains acteurs se déguisaient, à l'occasion, en animaux, que les prêtres poursuivaient dans les arbres, en un concert d'impertinences pleines d'esprit.

On ne peut citer intégralement aucun de ces drames; la plupart n'ont été transmis que par fragments et avec des indications pour les interpolations improvisées. Mais, quelque fragmentaires qu'ils soient, on y découvre une nouvelle forme dramatique en train de naître et de se révéler; et cette transformation du rigide didactisme religieux, à travers l'intensité du drame religieux, en une forme théâtrale plus séculière, a dû être très semblable à ce qui s'est passé quand les *Miracles* et les *Moralités* anglais se sont métamorphosés en comédie populaire désordonnée. L'arrivée des conquérants espagnols coupa les ailes au drame náhuatl, pourtant, et cela à ce moment de grâce où apparaissaient les toutes premières tentatives de théâtre, au sens moderne du mot.

Dans ce qui est probablement le plus ancien vestige connu du théâtre náhuatl, le chanteur commence à étaler devant nous le décor, à peu près comme le firent les premiers auteurs dramatiques anglais lorsqu'ils remplaçaient la toile de fond ou le décor par des mots :

« IL Y AVAIT UNE MAISON A TULA, FAITE DE BOIS :
IL N'EN RESTE AUJOURD'HUI QUE DES ENFILADES DE COLONNES EN FORME DE SERPENT.
NOTRE PRINCE NACKITL S'EN ALLA ET LAISSA ORPHELINE SA MAISON. »

(1) Cf. « Nouvelles du Mexique », n° 21. Traduit par Lena Leclercq.

Puis, suit un chœur :

« NOS PRINCES, C'EST AVEC DES TROMPETTES QUE NOUS LES PLEURONS.
OH ! IL EST PARTI, IL VA SE PERDRE LA-BAS, A TLAPALA ! »

Pour remplacer le changement de décor, le chanteur explique au public :

« NOUS VOICI EN ROUTE A PRÉSENT, EN ROUTE POUR CHOLULA,
PAR LA MONTAGNE COUVERTE DE NUAGES LÉGERS,
PAR LE LIEU DE LA PLUIE ET LE LIEU DES BATEAUX. »

Le chœur se répète, puis viennent des indications pour la danse et la musique qu'accompagnait peut-être l'histoire mimée...

Un changement de technique (vers une mise en scène plus dramatique) est déjà apparent dans *Le Chant des Jeunes Servantes* ou *Chant des Tourterelles* — la traduction du titre restant douteuse —. Un chanteur, qui vient « du pays des cavernes, où les coquillages résonnent et les trompettes aboient », et qui est déguisé en *guacamaya* rouge (mais il est aussi un cerf), dit :

« JE SUIS VENU DU PAYS DES CHOSES QUI SONT VERTES ET QUI POUSSENT.
JE SUIS SEULEMENT UN CERF VENU POUR DISTRIBUER DES FLEURS. »

Suit un dialogue entre deux femmes. L'une demande à l'autre, qui semble sans foyer, si elle a des ennuis. La femme, qui s'est perdue, raconte son histoire. Son mari a vécu dans le plaisir, et elle ne sait si elle va rire ou pleurer de la situation dans laquelle elle se trouve, car elle n'est pas une femme débauchée comme ses amies :

« JE SUIS QUETZALXOCHITL,
JE M'AIME MOI, CAR JE SUIS UNE FEMME BELLE.
JE GRONDE MES AMIES
COZCAMLINTZIN ET XIUHTLAMIYAHUATZIN.
ELLES VIVAIENT DÉBAUCHÉES,
ET LAVAIENT SI JOLIMENT LEURS CHEVEUX ET AVEC TANT DE SOIN.
MA MÈRE, O TOI, MA MÈRE,
JE TE SUPPLIE DE GRONDER MES AMIES
COZCAMLINTZIN ET XIUHTLAMIYAHUATZIN,
QUI VIVAIENT DÉBAUCHÉES
ET LAVAIENT LEURS CHEVEUX SI JOLIMENT ET AVEC TANT DE SOIN. »

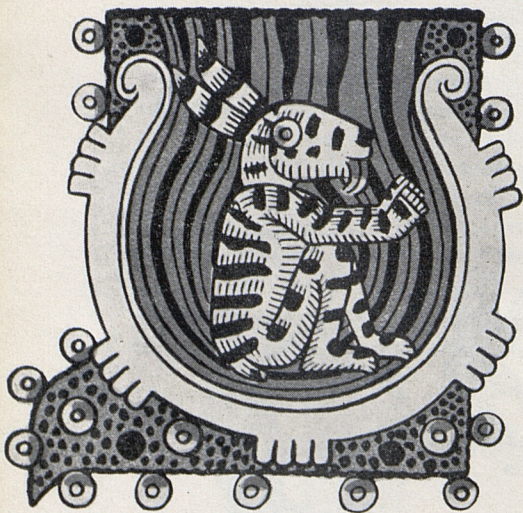
Dans la même pièce, un peu plus loin, il y a un dialogue entre un chanteur et une femme, et la femme dit :

« QUE VAIS-JE FAIRE ? L'HOMME QUE J'AI ME PREND
POUR UNE FLEUR ROUGE DES BOIS.
ET, LORSQUE DANS SA MAIN JE VAIS ME FANER,
IL M'ABANDONNERA. »

Quatre vers intenses sont suffisants pour dérouler en entier un thème dramatique. Les relations entre humains se conforment aux modèles connus et, que ce soit dans le Mexique ancien ou dans l'Europe moderne, ce sont toujours les mêmes situations familières qui apparaissent. Dans la dernière scène de la pièce, plusieurs femmes chantent, et l'une d'elles dit :

« MÈRE, QUE CROIS-TU QUE JE SUIS ?
JE SUIS UN BEAU COLLIER : TU ME CASSES.
AINSI JOUIRA DU BEAU TEMPS
MON CŒUR, ET SE BRISERA !

MON CŒUR SE RAFRAICHIT,
J'ENTENDS LE TAMBOUR, J'ENTENDS LA VOIX DE TONNERRE DU TAMBOUR QUI BAT :
MON CŒUR NE DEVIENT GAI QU'AU CHANT DES TOURTERELLES.
JE SUIS CHAMPOTZIN, UNE FEMME OTOMI.
LAISSEZ-MOI OFFRIR MON PRÉSENT DE PLUMES DE QUETZAL ! »



Lune encadrant un lapin (Codex Borghese, 53)

Nous commençons à voir naître de vrais personnages. Presque au milieu d'une phrase, l'humeur de cette femme passe de la rancœur au contentement. Un cœur brisé a tôt fait de se guérir, et, grâce au son des tambours et aux chants d'oiseaux, commence dans une jeune vie une nouvelle étape.

Il y a encore une pièce dramatique dans laquelle les protagonistes sont diverses créatures de la forêt : un faisan précieux, un perroquet chanteur, une tourterelle, un papillon, un lapin. Il semble que certaines de ces créatures sont venues de Tlalocan et se sont réunies pour donner du plaisir au Seigneur de Tout. Alors fait son entrée Ixcucuech, *Visage hardi*, « celui qui cligne de l'œil sans se cacher », caractère de la pantomime classique en voie de formation. Il commence :

« SALUT, SEIGNEUR, ME VOICI; JE VIENS EN RIANTE, JE SUIS VISAGE HARDI;
MON CHANT DE FLEURS SE TISSE ET SE DÉPLOIE.
OU EST LE MAÎTRE DE LA MAISON?
« JE VIENS DE LA-BAS OU POUSSENT LES FLEURS BLANCHES QUI SE DRESSENT :
C'EST LA-BAS QU'EST TA MAISON : PARMI LES TROMPETTES.
LA MOUSSE D'EAU BRILLE COMME LE SOLEIL,
OU EST LE MAÎTRE DE LA MAISON? »

Il y a, cachée sous le langage le plus ordinaire, une grande habileté dramatique dans la construction de ce petit couplet. Le personnage oublie ce qu'il veut, se promène distraitement dans une description de sa propre maison et une invitation à venir lui rendre visite là-bas, et, tout à coup, il se souvient de ce pour quoi il est venu : « Où est le maître de la maison? »

Plus loin, fait son entrée un étrange personnage réellement composé de deux personnes distinctes. Tout d'abord, il est à la fois lapin et cerf, et représente peut-être le dieu du cactus *maguay* et la boisson alcoolisée qu'on retire de ce cactus et qui prive les hommes de leur raison. Ensuite, il est le héraut de l'aube :

« JE SUIS CELUI QUI VIENT, LE CERF,
LAPIN QUI EST DEUX LAPINS, LAPIN RENDU FOU PAR LA BOISSON,
ET CERF AVEC DE GRANDS ANDOUILLETS.
« SALUT, SEIGNEUR, O AMIS,
OUVRONS NOS FLEURS ENCORE PLIÉES,
NOS GERBES DE CHANTS JOYEUX.

« L'ARBRE EN FLEURS
EST ENFERMÉ DANS LE CIEL; IL EST DRESSÉ ET POUSSE DROIT,
IL ÉPARILLE SES FLEURS.
AU COURS DE TES PLUIES, ON T'ENTEND,
DANS SES BRANCHES, C'EST TOI QUI VAS, FAISAN PRÉCIEUX,
ET TU VAS EN CHANTANT! »

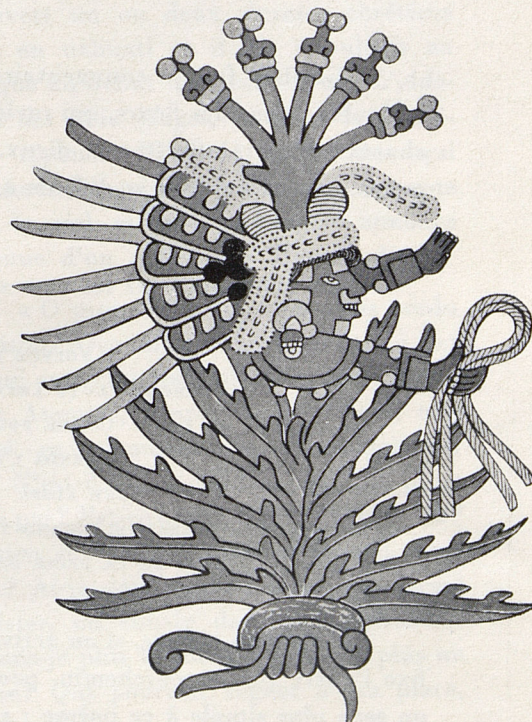
Après un jeu de scène, le Faisan, symbole du soleil, répond qu'il va danser. Visage-hardi revient alors en scène :

« ME VOICI, CHANTANT ENCORE :
JE SUIS VISAGE-HARDI, LA TOURTERELLE SPLENDIDE,
ET MON CHANT EST SONORE.
JE L'ENFERMERAI DANS UNE PEINTURE
OU EST LA COUR COUVERTE DE FLEURS.
MON CHANT EST SONORE !

« LE LAPIN EN COLÈRE APPARUT DANS LA SAISON PLUVIEUSE.
TOUT EST EN FLEURS, IL TREMBLE;
REGARDEZ-LE, MES NEVEUX !
« À PRÉSENT, LE PAPILLON DORÉ BUTINE
LA FLEUR OUVERTE DE MON CŒUR.
« O MES AMIS, EN LES SECOUANT JE FAIS TOMBER LES FLEURS AU DOUX PARFUM,
JE SECOUE LA FLEUR DES BATAILLES
ET JE VIENS DE LA-BAS OU IL Y A LA GUERRE.
JE SUIS UN OISEAU QUETZAL, ET JE VIENS EN VOLANT
DU LIEU DE L'ANGOISSE, OU IL Y A LA GUERRE. »

Le lapin en colère répond :

« JE SUIS LE LAPIN EN COLÈRE.
REGARDEZ-MOI, MA COLÈRE EST TERRIBLE. ENFERMEZ-VOUS A TRIPLE TOUR!
JE FAIS S'ÉVOUER DE MES YEUX DES ÉTINCELLES,
JE VAIS EN RIANTE, ET JE VIENS DU PATIO EN FLEURS... »



Mayáuel, déesse du pulque (Codex Borbonicus, 8)



Bas-relief de la Pyramide de Xachicalco

Garibay fait ce commentaire : « Le sens de ce dialogue s'éclaircit, si nous prenons en considération la double image des fleurs, qui revient sans cesse. Nous pourrions la transformer en équation ainsi : Fleurs = chants = cœurs offerts aux dieux. Pour ceux qui virent les premiers ce drame, cette triple implication, qui nous paraît débile et difficile à saisir, était des plus suggestives et, par conséquent, pleine de charme. »

La pièce finit par les vers suivants :

« VOLEUR DE CHANSONS, MON CŒUR,
COMMENT VAS-TU LES CAPTURER? CE QUE TU ÉPROUVES, C'EST DE LA PEINE.
COMME POUR UNE IMAGE
PRENDS L'ENCRE NOIRE
ET LA ROUGE AUSSI.
QUI SAIT SI, QUAND TU AURAS TERMINÉ CE TRAVAIL
C'EST DE LA PEINE ENCORE QUE TU ÉPROUVERAS? »

En d'autres termes, si on arrivait à fixer dans son cœur la connaissance d'une façon aussi durable qu'on fixe l'encre sur un parchemin, peut-être que toute douleur s'en irait. Mais, peut-être existe-t-il également un sens plus simple à ce poème : si on s'occupe et qu'on exerce avec assiduité son talent, pourra-t-on plus facilement répondre aux questions qui troublent le cœur?

D'après ces quelques fragments, il est évident que les Mexicains ont un sens naturel du drame. Leur perspicacité psychologique et leur génie du dialogue, ils les transfèrent plus tard dans les histoires chrétiennes. Des *autos*, ou pièces religieuses, continuèrent à être écrits en langage náhuatl, mais sur des thèmes suggérés par les moines. Les Mexicains semblent s'être saisis très rapidement des éléments dramatiques de l'Histoire Sainte. De nos jours, à Oaxaca, à Pâques, les Indiens se réunissent dans les cours des églises pour voir les Juifs et les soldats romains, Judas et les larrons sur la croix, Marie, Pilate, tous vêtus de velours fanés et d'oripeaux conservés dans la naphthaline et sortis une fois l'an, en cette occasion. Et c'est avec émerveillement que les paysans regardent cela, persuadés que ce qu'ils voient est la réalité même, et qu'on est en train de trahir le Christ devant eux, et de le crucifier. Une vieille femme explique sérieusement à sa petite fille encore toute jeune : « Ce larron-là s'en alla au Ciel. Il y alla parce qu'il avait reconnu que l'homme était Jésus. Comment a-t-il pu le savoir, je me le demande? » Et ses yeux sont pleins de ce problème qu'elle n'arrive pas à résoudre.

Ou bien quelque autre dira : « Judas a reçu l'argent. Mais, dans son cœur il a souffert à jamais. C'est *cela* qui fut son enfer. »

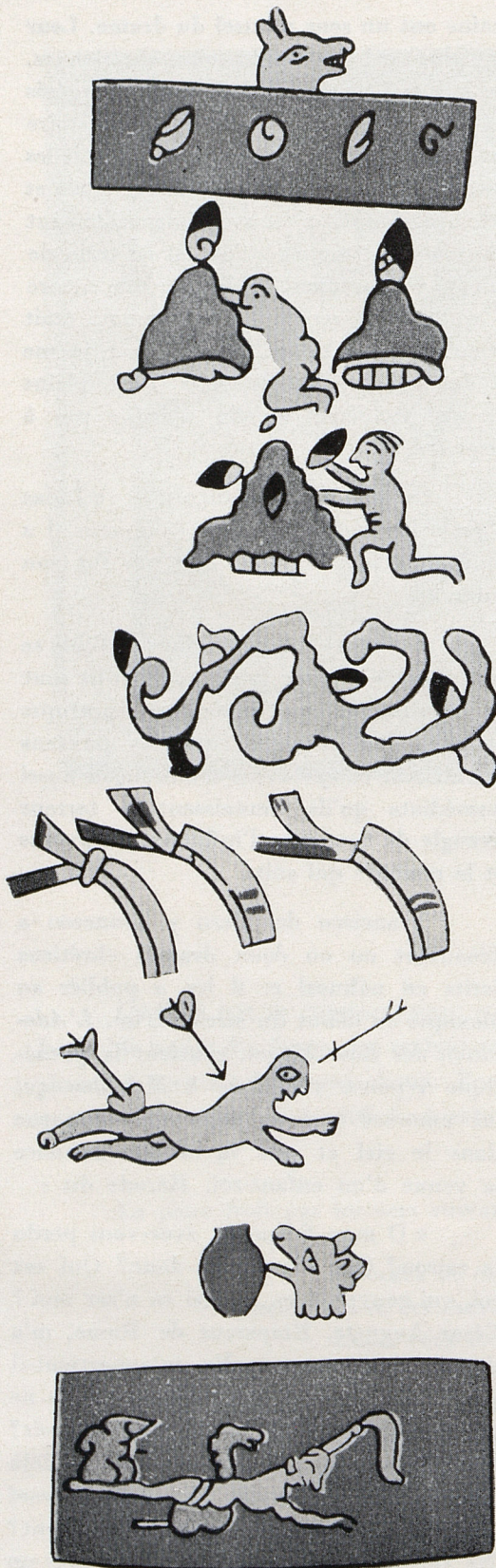
Les mots imprimés dans la Bible se sont mis à vivre une fois encore, et ils sont en relation avec l'expérience pratique et avec des situations que les paysans connaissent et éprouvent d'une façon aussi immédiate qu'ils connaissent la terreur aveugle de tuer sous l'influence du *pulque* et le remords qui suit.

Francisco del Paso y Troncoso a découvert un ou deux drames chrétiens écrits en náhuatl et il les a publiés au Mexique au début du siècle. L'un, *L'Adoration des Rois Mages*, contient la pathétique réponse d'Hérode à Melchior qui lui annonce qu'une étoile est apparue dans le ciel et que sa lumière annonce la venue d'un enfant-roi. Hérode dit :

« O mon Seigneur, avez-vous perdu la raison? Que dites-vous donc? Qui est roi, qui gouverne les Juifs, si ce n'est moi? César Auguste, Empereur de Rome, m'a donné ce royaume. Ne m'appartient-il pas? N'est-il pas à moi? Est-ce que je ne règne pas? Est-ce que je n'ai pas le pouvoir? Ou bien suis-je, par quelque hasard, déjà mort? Ai-je déjà rendu l'âme? Ai-je cessé d'exister, ou suis-je devenu inconscient? Ne suis-je plus Hérode? Ne suis-je plus un prince? Qui pourrait régner à ma place, dis? »



Xipe Totec, dieu des semailles (Musée National d'Anthropologie)



Les neuf Enfers (Codex Vaticanus A)

Une autre pièce des premiers temps d'après la conquête, *La Destruction de Jérusalem*, contient un remarquable morceau de psychologie, qui est en accord avec tout ce que nous savons du personnage de Pilate, qui, dans des circonstances fameuses, put se laver les mains de toute responsabilité. Dans la pièce náhuatl, Pilate est prisonnier à Vienne et parle avec son gardien :

PILATE

O SEIGNEUR CAPITAINE ! A QUI EST CE CHIEN QUI HURLE ET GÉMIT, QU'IL FASSE JOUR OU NUIT ?

LE GARDE

MON SEIGNEUR, C'EST TON CHIEN. TU ES VENU DE ROME ICI; ET LUI AUSSI A RÉUSSI A VENIR. C'EST A TA RECHERCHE QU'IL EST VENU !

PILATE

SERAIT-CE TROP VOUS DEMANDER QUE L'ON ME FASSE LA FAVEUR DE LAISSER ENTRER MON CHIEN ?

LE GARDE

CE SERAIT IMPOSSIBLE.

PILATE

OH, MON CHER AMI, QUE FAIRE ? QUE JE SUIS MALHEUREUX ! IL NE ME RESTE AUCUN SECOURS ! SI CE QUE JE DEMANDE EST IMPOSSIBLE, EMMÈNE LE CHIEN AU LOIN. QUE JE NE L'ENTENDE PLUS ! C'EST RIDICULE, MAIS VRAIMENT CELA FAIT PLEURER MON CŒUR ET ME REMPLIT DE TRISTESSE.

Ici aussi, Pilate connaissait la vérité : le chien était son chien, et, pourtant, il ne prêtait pas la moindre attention à la souffrance d'une créature qui ne se trouvait devant la prison qu'à cause de lui.

La dernière scène de la même pièce parle d'un incident qui fut récemment exploité par Lloyd Douglas dans *The Robe*. Un esclave parle aux Seigneurs de Vienne :

L'ESCLAVE

MESSIEURS, JE SUIS ESCLAVE, ET J'AI ENTENDU DIRE QUE PILATE NE PEUT PAS MOURIR. LAISSEZ-MOI VOUS RACONTER, LAISSEZ-MOI VOUS DIRE POURQUOI IL NE PEUT PAS MOURIR.

LES SEIGNEURS

MISÉRICORDE ! DIS-NOUS COMMENT IL PEUT EN ÊTRE AINSI !

L'ESCLAVE

QUAND ILS TUÈRENT LE SAINT PROPHÈTE ET L'ACCROCHÈRENT SUR UNE CROIX, J'AI TOUT VU DE MES YEUX. QUAND ILS L'ACCROCHÈRENT SUR LA CROIX, ILS LUI RETIRÈRENT LA TUNIQUE QU'IL PORTAIT. C'ÉTAIT UNE TUNIQUE TRÈS RICHE ET BELLE, ET TOUS CEUX QUI L'ONT PU EN ONT ARRACHÉ UN MORCEAU. ET QUAND LES JUIFS LA PRIRENT, ELLE ACCOMPLIT DE NOMBREUX MIRACLES : ET ON REMARQUE QUE TOUS CEUX QUI L'AVAIENT ENTRE LES MAINS POUVAIENT ACCOMPLIR DES MIRACLES.

AUSSI PILATE CHERCHA PARTOUT ET LA TROUVA. IL LA GARDAIT COMME SON BIEN LE PLUS PRÉCIEUX ET PARTOUT OU IL ALLAIT IL L'EMPORTAIT AVEC LUI. IL ÉTAIT CHARMÉ DE L'AVOIR ET NE VOULAIT PAS S'EN SÉPARER. PEUT-ÊTRE L'A-T-IL ENCORE... ALLEZ VOIR S'IL L'A, OTEZ-LA LUI ET IL MOURRA !

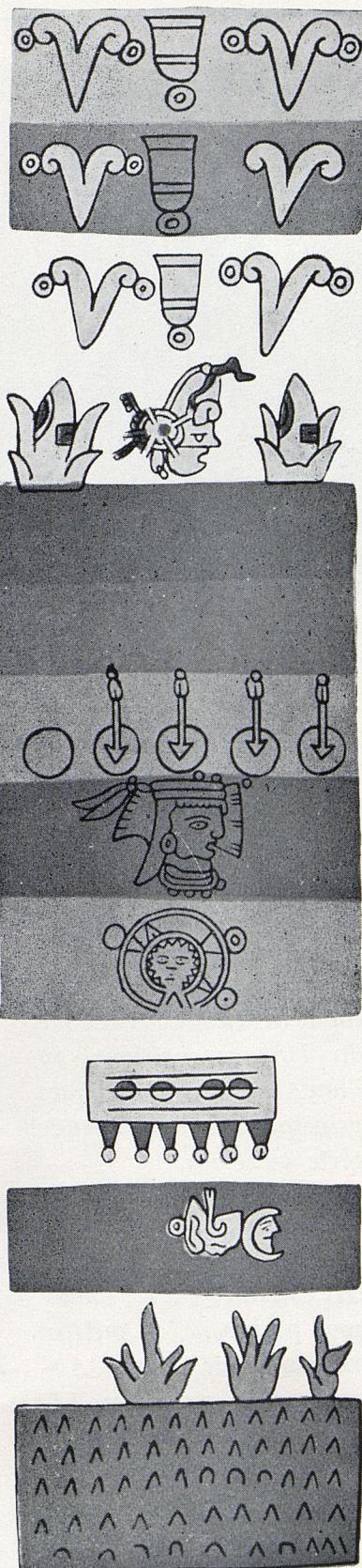
(Ils y vont et découvrant que Pilate a la tunique, ils la lui prennent).

PILATE

MALHEUREUX QUE JE SUIS ! QUI DONC EST CELUI QUI VOUS A DÉVOILÉ MON SECRET ?

(Il tombe mort).

Sor Juana Ines de la Cruz, la poétesse du XVII^e siècle, hérita de ce vif sentiment du drame, et, aujourd'hui, l'intérêt pour le théâtre est encore très fort. Bien que la langue ne soit plus le náhuatl, mais l'espagnol, l'originalité ancienne et l'ancienne profondeur des habitants du Mexique devraient aider les jeunes auteurs dramatiques à trouver leur expression personnelle.



Les treize Cieux (Codex Vaticanus A)



DELANTE DE LA
LUZ CANTAN LOS
PAJAROS, *est le
premier recueil publié de
Marco Antonio Montes de
Oca. Il ne fait pas de
doute que, sans compter
d'autres nombreuses qua-
lités, la richesse élatante
du langage poétique est
l'une des caractéristiques
principales de ce très jeune
poète mexicain.*

*Dans de prochains numé-
ros des " NOUVELLES
DU MEXIQUE ", nous
nous proposons de publier
les œuvres de Jeunes Au-
teurs, ainsi que celles d'é-
crivains de la génération
précédente, tels que Ali
Chumacero, Jaime Garcia
Terrés et Jaime Sabines.*

POEMES de

El viejo sueño

Crece el pedestal de fuego
y el fuego eleva su propio monumento.
Crece también la flor que viaja de incognito
y es encontrada al fin en el basurero de topacio
donde se hacinan abortadas maravillas.
Esta vez la pupila ostenta el color de lo que mira
y el clarín enciende pequeñas constelaciones
bajo los arcos iluminados.
En mis tambores baten las alas de un pajarero herido,
la llamarada que abrazamos es mayor que el mediodía,
y más desnudos, lentamente despojados,
como si a cada verano alguien nos arrancara una película de carne,
cogemos con el munón los perdidos fulgores del reino que ha cesado.
Mas no por mucho tiempo soportamos sobre la vista y los oídos
el estruendo de tus noticias inefables,
y por eso el himno resplandeciente de tu espíritu
nos es dado con cuentagotas,
pues siempre la belleza ha sobrepasado lo que el corazón puede contener,
y aun no hemos hecho de cada piedra un reclinatorio
ni de cada palabra una plegaria.
La reina de todo quiebra con el dorso de la mano espadas rebeldes,
y si ahora los dioses mantienen abiertos nuestros párpados con una ramita de [sal,
nosotros, que padecemos a manos llenas la demencia de la incredulidad,
veremos en este día todo lo que hace falta.

El instante

Los INSTANTES que nadie canta como se debe
encienden la salvaje pirotecnia, las doradas banderillas
que la tormenta clava en el lomo de la medianoche.
Estoy aquí, pero también donde nunca estuve;
viajo desde un extremo a otro del columpio
y oco el cielo y el barro alternativamente.
Así me inundo y me preparo para inundar,
así me abro a la llamada inaudita
y me preparo para abrir sagradas compuertas.
Desde ahora preservaré las fisuras de mis costillas
para darle entrada a este inmenso resplandor,
cascada amarilla que fluye del costado herido de una troje,
sangría de polen que mana desde un sol recién degollado
y que apenas nacida, tiene ya la solemnidad de los hechos teernos.
No dormiré hasta que chillen de tedio las guadanás,
hasta que el tiempo se calce de nuevo las alas incendiadas,
hasta que la luz, el color, la espuma ensortijada
reparen con sus besos averías fundamentales;
hasta que la imaginación, bien último y primero de los mortales,
forme cisnes cuya pureza manche de blanco a la luna.

Marco Antonio MONTES de OCA

Le vieux rêve

Les instants que personne ne chante comme on doit
allument le sauvage feu d'artifice, les banderilles dorées
que la tourmente plante dans le dos de minuit.
Je suis ici, mais aussi là où jamais je n'ai été;
Je voyage d'un bout à l'autre de la balançoire
et je touche le ciel et la boue alternativement.
Ainsi je m'inonde et me prépare à inonder,
ainsi je m'ouvre à l'appel inaudible
et me prépare à ouvrir des écluses sacrées.
Dès maintenant je préserverai les fissures de mes côtés
pour livrer passage à cette immense lueur,
cascade jaune qui s'échappe du flanc blessé d'un grenier,
sang de pollen qui sourd du soleil fraîchement décapité
et qui, à peine né a déjà la solennité des faits éternels.
Je ne dormirai pas tant que les faux ne crient d'ennui.
Jusqu'à ce que le temps revête de nouveau ses ailes incendiées
Jusqu'à ce que la lumière, la couleur, l'écume frisée
ne réparent de leurs baisers des avaries fondamentales,
jusqu'à ce que l'imagination, bien dernier et premier des hommes,
ne forme des cygnes dont la pureté tache de blanc la lune.

L'instant

Le piédestal de feu grandit
et le feu dresse son propre monument.
La fleur grandit aussi qui voyage incognito
et qu'on trouve à la fin dans la poubelle de topaze
où s'entassent les merveilles avortées.
Cette fois la pupille ostente la couleur de ce qu'elle regarde
et le clairon allume de petites constellations
sous les arcs illuminés.
Sur mes tambours battent les ailes d'un oiseau blessé,
la lueur que nous embrassons est plus vaste que midi,
et plus nus, lentement dépouillés,
comme si quelqu'un à chaque été nous arrachait une lamelle de chair,
nous cueillons du moignon les fulgurations perdues du royaume qui n'est plus.
Mais nous n'endurons pas longtemps sur nos yeux et dans nos oreilles
le fracas de tes nouvelles ineffables,
et pour cela l'hymne resplendissant de ton esprit
nous est donné au compte-gouttes,
car toujours la beauté a dépassé ce que le cœur peut contenir,
et nous n'avons pas encore fait de chaque pierre un reposoir
et de chaque parole une prière.
La reine de toute chose rompt du dos de la main des épées rebelles,
et si maintenant les dieux gardent nos yeux ouverts
à l'aide de petites branches de sel
nous, qui souffrons à pleines mains la démence de l'incrédulité,
nous verrons en ce jour tout ce qu'il faut voir.

Juan José ARREOLA

*Juan José Arreola appartient à cette génération d'écrivains qui compte des romanciers comme Juan Rulfo, dont nous avons présenté l'œuvre dans de précédents numéros de Nouvelles du Mexique (voir nos 18 et 21), et des poètes comme Ali Chumacero. Ses textes, qui tiennent à la fois du poème en prose et de l'épigramme sont dans la tradition mexicaine illustrée par Julio Torri (voir Nouvelles du Mexique n° 21), laquelle se rattache elle-même au poème en prose français, cher à Baudelaire, à Marcel Schwob et Jules Renard. Il a publié jusqu'ici : *Varia Intención*, « Tezontle », Fondo de Cultura, 1949 ; *Confabulario*, « Letras Mexicanas », Fondo de Cultura, 1952.*



taupes

Après une longue expérience, les agriculteurs sont arrivés à la conclusion que la seule arme efficace contre la taupe est le trou. Il faut battre l'ennemi sur son propre terrain.

Dans la lutte contre la taupe on utilise quelques trous, qui aboutissent au centre volcanique de la terre. Les taupes y tombent par douzaines et point n'est besoin d'ajouter qu'elles y meurent carbonisées.

Ces taupinières ont un aspect innocent. Les taupes, qui ont la vue courte, s'y trompent facilement. Mieux encore, on dirait qu'elles les préfèrent, guidées par une profonde attraction. On les voit se diriger en file solennelle jusqu'à la mort effroyable, qui donne à leurs mœurs enchevêtrées une conclusion verticale.

Récemment, on a pu démontrer qu'il suffirait d'environ six trous définitifs par hectare de terre improductive.

insectiade

Nous appartenons à une triste espèce d'insectes, dominée par l'apogée des femelles vigoureuses, sanguinaires et en nombre fort restreint. Pour chacune d'elles on compte vingt mâles débiles et languissants.

Nous vivons en état de fuite perpétuelle. Les femelles s'en vont parmi nous qui, par raisons de sécurité, abandonnons tous les aliments à leurs mandibules insatiables.

Cependant, la saison des amours change l'ordre des choses. Elles dégagent alors un arôme irrésistible. Et nous les suivons, énervés, jusqu'à la mort certaine. Derrière chaque femelle odorante, on voit une longue file de mâles suppliants.

Le spectacle commence au moment où la femelle entrevoit un nombre de candidats suffisant. Un par un nous sautons sur elle. D'un mouvement rapide, elle esquive l'attaque et dépèce le galant. Tandis qu'elle est occupée à le dévorer, un nouveau soupirant s'approche.

Et ainsi jusqu'à la fin. L'union se consomme avec le dernier survivant, lorsque la femelle, fatiguée et relativement épuisée, a tout juste la force de décapiter le mâle, qui la chevauche, obsédé de plaisir.



« Les Animaux » de José Guadalupe Posada

Elle reste longtemps endormie, triomphante dans son champ de dépouilles mortelles. Après cela, elle dépose une grosse poche d'œufs. D'où naîtra, plus tard, la foule des victimes, avec son infaillible dotation de bourreaux.

théorie de dulcinée

En un lieu solitaire, dont le nom importe peu, il y avait un homme qui passait sa vie en éludant la femme concrète.

Lui préférant le plaisir manuel de la lecture, il se congratulait vivement chaque fois qu'un chevalier errant attaquait à fond l'un de ces vagues fantômes féminins, faits de vertus et de jupons superposés, qui guettent le héros au bout de quatre cents pages de prouesses, de mensonges et d'aventures.

Au seuil de la vieillesse, une femme en chair et en os vint assiéger l'anachorète dans sa tanière. Sous un prétexte quelconque, elle pénétra dans le réduit et l'envahit de son fort arôme de sueur et de laine de jeune paysanne réchauffée par le soleil.

Le chevalier perdit la tête, et, loin de se saisir de ce qui s'offrait à lui, il se mit à la poursuivre à travers des pages et des pages d'une pompeuse création fantaisiste. Il parcourut des lieues, pourfendit agneaux et moulins, décima quelques chênes et lança trois ou quatre coups de pied en l'air. Lorsqu'il revint de sa recherche infructueuse, la mort le guettait sur le pas de sa porte. Il n'eut que le temps de dicter un testament caverneux, du fond de son âme desséchée.

Mais un visage poussiéreux de bergère se lava dans de vraies larmes, et eut un éclat inutile devant la tombe du chevalier dément.



"La Fille de Satan", par José Guadalupe Posada

le crapaud

Il saute de temps en temps, uniquement pour éprouver sa base statique. Le saut qu'il fait a quelque chose d'une pulsation : si on l'examine attentivement, on constate que le crapaud est tout cœur.

En serré dans un bloc de boue froide, le crapaud s'immerge pendant l'hiver comme une lamentable chrysalide. Il se réveille au printemps, conscient de ce qu'aucune métamorphose ne s'est opérée en lui. Il est plus crapaud que jamais, dans sa profonde desiccation. Il contemple en silence les premières pluies.

Et, un beau jour, il surgit de la terre molle, lourd d'humidité, gorgé de sève haineuse, comme un cœur piétiné. Dans son attitude de sphinx, il y a un secret propos de substitution, et la laideur du crapaud apparaît à nos yeux comme la face embuée d'un miroir.



Gravure de Julio Ruelas

liberté

J'ai proclamé aujourd'hui l'indépendance de mes actes. A la cérémonie n'assistaient que quelques désirs insatisfaits, deux ou trois attitudes diminuées. Un projet grandiose qui avait offert son concours avait envoyé, à la dernière minute, ses plates excuses. Tout se passa dans un silence effrayant.

Je crois que l'erreur consista dans la bruyante proclamation : trompettes et cloches, fusées et tambours. Et pour finir, d'ingénieux jeux de morale pyrotechnique qui s'éteignirent à moitié consumés.

A la fin, je me trouvai seul à seul avec moi-même. Ayant dépouillé tous les attributs du chef, minuit me trouva en train d'accomplir une besogne purement bureaucratique. Avec les derniers restes de l'héroïsme j'entrepris la pénible tâche de rédiger les articles d'une vaste constitution que je présenterai demain matin à l'assemblée générale. Ce travail m'a amusé un peu, car il a éloigné de mon esprit la triste impression de l'échec.



"La vraie Nudité de Phryné", par Julio Ruelas



"La Femme-serpent", par José Guadalupe Posada

De vagues et insidieuses pensées de rébellion volent comme des papillons de nuit autour de la lampe, tandis que, sur les décombres de ma prose juridique, passe de temps en temps un léger souffle de *Marseillaise*.

gravitation

Les abîmes attirent. Je vis à l'orée de ton âme. Penché sur toi, je sonde tes pensées, j'enquête sur les germes de tes actes. De vagues désirs s'agitent, dans le fond confus et onduleux, sur leur lit de reptiles.

De quoi se nourrit ma contemplation vorace? Je vois l'abîme et tu gis au fin fond de toi-même. Aucune révélation. Rien qui ressemble au brusque réveil de la conscience. Rien sinon l'œil qui me renvoie, implacable, mon regard découvert.

Narcisse répulsif, je contemple mon âme au fond d'un puits. Parfois, le vertige écarte mes yeux de toi. Mais, je reviens toujours à scruter le gouffre. D'autres — ils sont heureux — regardent un instant ton âme et s'en vont.

Moi, je reste toujours au bord, recueilli. Beaucoup d'êtres se fracassent au loin. Leurs restes gisent, boueux, défaits, dans la satisfaction. Attiré par l'abîme, je vis la mélancolique certitude de ne jamais tomber.



Le Positivisme dans l'Histoire de l'Éducation Mexicaine

par Claude DUMAS,

Lauréat de la « Bourse Hildago » 1960

L'examen des réformes subies par l'École Préparatoire, leur histoire et leur heureuse solution, vues à travers les interventions de Justo Sierra, ont pu, peut-être, entretenir l'illusion que l'École Positiviste s'avancit au Mexique le long d'une voie triomphale, sous les acclamations d'une foule agitant des palmes. L'optimisme de Sierra, venu d'une conviction intime, et peut-être aussi d'un refus d'entendre les voix dissonantes, ne représente qu'une partie du tableau véritable.

En fait, les attaques contre le système n'avaient jamais cessé et les critiques se faisaient même extrêmement violentes. Justo Sierra, dans le discours d'hommage à don Gabino Barreda prononcé en 1908, avait lui-même renversé quelques vieilles idoles. La panégyrique, au début et à la fin, était évidemment parfaitement laudateur, ainsi qu'il convenait. Mais, le centre du discours, la partie capitale, était une charge vigoureuse contre certains aspects du vieux positivisme éducatif de Barreda. « *Dudemos* », dira-t-il à plusieurs reprises.

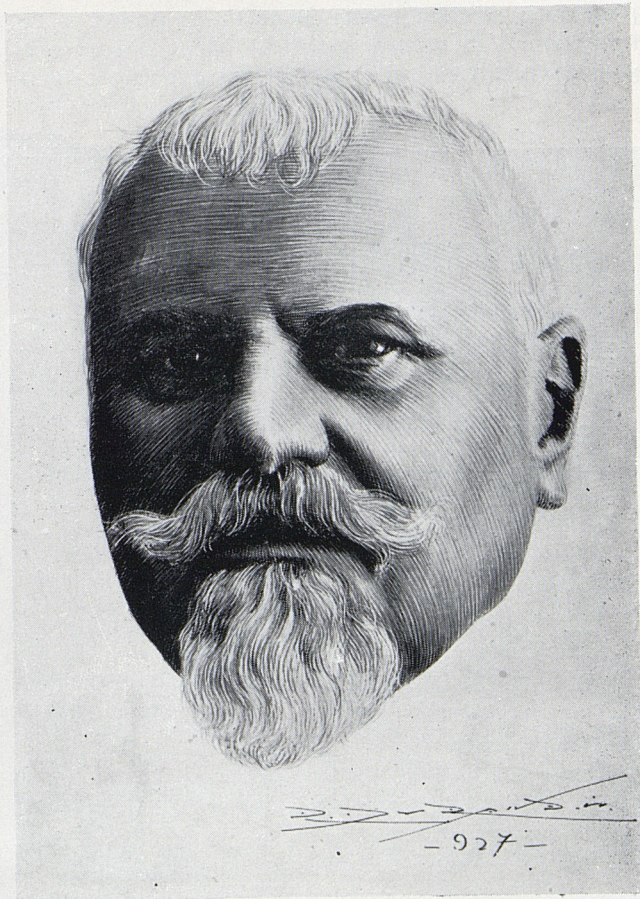
Doutons que la science soit cet élément d'une stabilité absolue autour duquel peuvent se réconcilier les consciences. La science reste l'objet de discussions. Ses conclusions varient, elles évoluent avec le progrès. La science n'est pas un facteur d'ordre et de paix comme le croyait Barreda. Elle peut, au contraire, engendrer la dispute et le désordre. Barreda n'a donc pas été le pacificateur qu'il avait souhaité.

On voit comment, dans l'esprit même de ceux qui lui étaient le plus attaché — Justo Sierra établit dans un autre passage, un bilan très positif des bienfaits de l'Éducation Positiviste —, le vieux positivisme subissait une crise grave.

Ce doute, clairement exprimé, reprenait en fait les arguments des vieux ennemis de l'Éducation Positiviste. L'infailibilité de la science avait été battue en brèche déjà en 1882 par José María Vigil, qui, très habilement, faisait état des divergences entre Comte, Spencer et Stuart Mill, pour conclure

qu'il n'y avait pas une doctrine positiviste unique mais plusieurs, que la hiérarchie des sciences était différente selon les systèmes, et que la vertu unificatrice des sciences était donc un mythe.

D'autres polémistes avaient encore accusé le positivisme d'être une doctrine contraire aux institutions



Justo Sierra

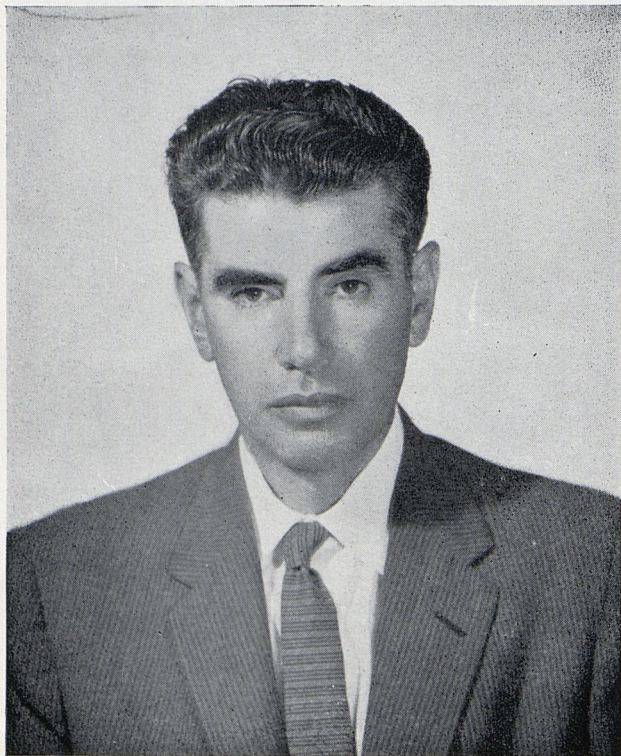
et aux libertés mexicaines; en un mot, d'être une doctrine anti-sociale. Et les arguments de Porfirio Parra, le champion du positivisme, ne paraissaient pas avoir convaincu les détracteurs de la doctrine.

Au cours des années, les adversaires étaient généralement restés sur leurs positions. Et, chose plus grave, les nouvelles générations semblaient grandir dans une atmosphère de plus en plus hostile au positivisme. Certes, il y avait eu glissement du positivisme comtien, jugé trop anti-libéral, vers le positivisme à l'anglaise de Mill et de Spencer, plus ouvert, montrant comment le progrès matériel pouvait être réalisé sans le sacrifice des libertés. Mais cela n'avait pas réussi à réconcilier les vieux libéraux avec les doctrines positivistes.

C'est que, pour son malheur, le positivisme s'était en grande partie identifié avec le « porfirisme » et avec les « científicos », ses âmes damnées. Et il en avait terriblement souffert dans l'esprit de beaucoup de Mexicains.

C'est ce qu'exprime Alfonso Reyes dans son livre *Pasado inmediato*. Les « científicos », maîtres de l'école, bien que Spenceriens, avaient peur de l'évolution, de la transformation. Une oligarchie menait les affaires à sa guise et à son profit. Le peuple végétait dans un marasme profond, mais l'aristocratie du pouvoir rivalisait de luxe et de richesse.

Au lieu d'une véritable bourgeoisie, l'éducation positiviste semblait avoir abouti, en partie, à la formation d'un groupe qui avait partie liée avec le gouvernement, et qui se servait des avantages de sa



Leopoldo Zea



Gabino Barreda, buste en marbre de A. Boari
(Musée National d'Histoire)

position sans rien apporter de vraiment positif au pays.

Il semble, selon Leopoldo Zea, qu'un assez grand nombre d'étudiants de la Préparatoire, choisissait la carrière d'avocat — comme au bon vieux temps —. Il nous les montre, dans leur cabinet, vêtus à la française, parlant anglais et français, assistés de nombreux collaborateurs, disposant de toutes sortes de facilités pour régler leurs affaires au gouvernement, aux tribunaux, à la Mairie, et, en général, dans toutes les officines publiques.

Ces membres de la génération éduquée dans le positivisme, étaient souvent fondés de pouvoir de puissantes compagnies étrangères, principalement anglaises, américaines et françaises; ils s'occupaient de concessions minières, d'exploitations pétrolifères, et de toutes sortes d'affaires opulentes.

Le vieil idéal d'une bourgeoisie qui créerait de la richesse, à l'image de celles d'Europe ou d'Amérique, était bien enterré. Cette bureaucratie de gens influents, se contentait de profiter, d'exploiter. De plus, elle observait une attitude servile vis-à-vis des puissances étrangères et du gouvernement, en échange de profits et de prébendes.

Et ce n'était pas là le résultat que s'était proposée l'Éducation Positiviste.

Nous avons vu, d'autre part, qu'avec Justo Sierra l'Éducation positiviste avait évolué vers une plus grande liberté. On peut même dire que cette tendance vers un type d'éducation plus ouvert, moins dogmatique, s'était fait jour ouvertement dès le début du « porfirisme ».

En 1883, fut fondée à Orizaba, sous l'administration de Joaquín Baranda, l'*Escuela Modelo de Orizaba*, dans l'État de Veracruz. Son organisation fut confiée à Enrique Laubscher. Elle fut, au début, une simple école primaire où l'on expérimentait des méthodes pédagogiques nouvelles, basées sur l'étude du langage.

Un peu plus tard, en 1885, sous la direction du Suisse Enrique C. Rébsamen, elle devint une école normale, chargée de former pédagogiquement des maîtres, grâce à de nouvelles méthodes. Ces élèves-maîtres étaient d'ailleurs souvent des enseignants déjà chevronnés, qui venaient là recevoir la nouvelle et bonne parole.

Le principe de cet enseignement était clair : Cultiver toutes les facultés d'une manière rationnelle. Ce principe s'opposait donc à la thèse positiviste qui croyait à la nécessité de réprimer certains instincts, certaines facultés, considérés comme source de maux, et de développer ceux qui pouvaient être une source de bien. Il fallait corriger et réorganiser les caractères, l'éducation positiviste étant le moule chargé de les façonner.

Ici, rien de tel. La méthode n'accepte ni « *trabas ni limitaciones* ». Elle est basée sur la liberté. Elle se préoccupe, non plus de former un certain type d'homme, mais de stimuler la nature propre de chaque individu. L'éducateur n'est plus un « formador », mais un « evocador », selon la manière de Socrate. Le but final est d'épanouir — et non de façonner — les capacités naturelles.

Il s'agit donc là d'une pédagogie basée sur la liberté, ayant comme fin la liberté. Et cela en plein « porfirisme », en pleine hégémonie positiviste. Rébsamen était vice-président du premier congrès pédagogique de 1889-1890, et cette place honorifique montre bien l'estime dans laquelle on le tenait.

D'ailleurs, Rébsamen n'était pas le seul à penser de la sorte. Des hommes comme Carrillo, avec sa *Revista Pedagógica*, publiée à partir de 1885, ou Torres Quintero, qui soutenait la thèse d'une éducation destinée à faire des hommes libres et dignes, délivrés des contraintes, montrent l'importance de ce courant de pensées, longtemps avant 1910.

* *

Une partie de la nouvelle génération commençait alors à soupçonner — dit encore Alfonso Reyes — qu'on l'avait éduquée inconsciemment dans une imposture.

« *El positivismo mexicano se había convertido en rutina pedagógica y perdía crédito a nuestros ojos.* »

C'est ce sentiment qui avait réuni le groupe qui fonda la revue *Savia moderna*. De nouvelles philo-

sophies — Nietzsche, Shopenhauer — furent opposées à Comte et à Spencer.

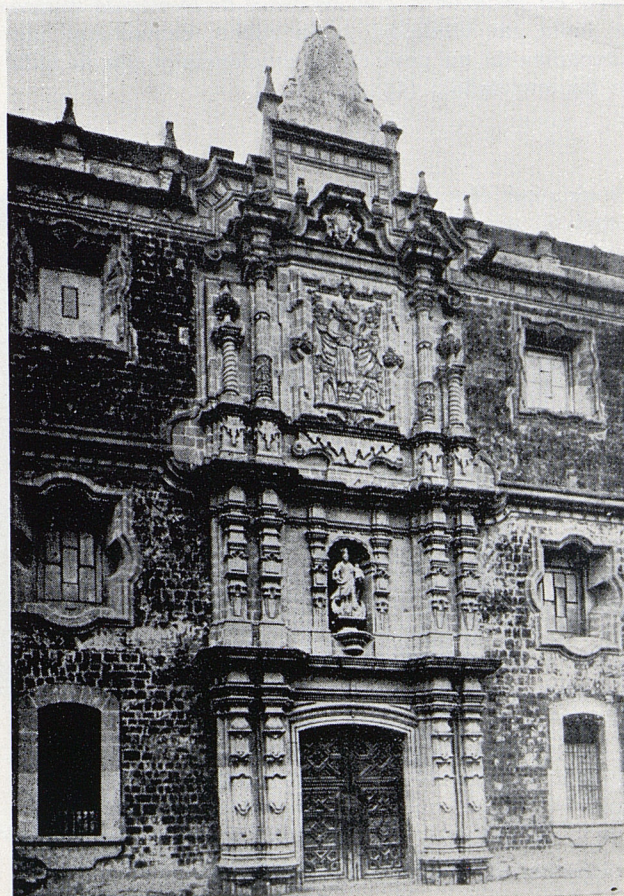
L'idéal de la nouvelle génération fut la restauration de la philosophie et de ses droits. C'est dire qu'il s'agissait là d'une véritable révolution contre le dogmatisme positiviste.

Grâce à la nouvelle Université fondée en 1910 par Justo Sierra, la philosophie, cette « figura implorante », qui errait depuis longtemps autour des temples fermés de l'enseignement officiel, retrouva enfin sa place à côté des sciences. Non pas d'ailleurs sous la forme de la métaphysique, mais de l'histoire de la philosophie.

C'est Antonio Caso, un des adversaires les plus résolus du positivisme, qui en occupa la première chaire. Le succès de ses cours fut immédiat et significatif.

La nouvelle génération, cependant, allait plus loin encore. Elle remettait en honneur les qualités de la race latine, méprisées, nous l'avons vu, par l'éducation positiviste.

A l'idéal d'un monde pratique et anglo-saxon, les hommes nouveaux opposaient celui d'un monde imaginaire et artistique, comme le fut le monde grec.



École Nationale Préparatoire

De même, la vieille querelle autour de la notion de liberté, qui avait opposé libéraux et positivistes, connaissait une nouvelle phase. A l'égoïsme calculateur du positivisme, à sa liberté conditionnée, limitée, étranglée, des hommes comme José Vasconcelos allaient opposer la notion de désintéressement : liberté veut dire capacité de créer librement, c'est-à-dire gratuitement, par une exubérance de force créatrice.

Ce qui est d'ailleurs remarquable, c'est que cet esprit révolutionnaire face aux vieux idéaux sclérosés du positivisme — du « porfirisme » — ait pu se manifester clairement en pleine ère porfiriste.

Un des groupes qui eurent l'influence la plus décisive sur le mouvement des idées à cette époque, fut le groupe *Ateneo de la Juventud*, qui groupait des hommes comme Alfonso Reyes, Antonio Caso et José Vasconcelos. Son but affirmé était de s'opposer au positivisme dans ses bases philosophiques, dans ses conséquences politiques et pédagogiques, et d'ouvrir à la mentalité mexicaine de nouveaux horizons d'un plus large humanisme.

C'est ce qu'exprime José Vasconcelos dans un jugement sur Gabino Barreda et les idées contemporaines.

« El positivismo de Comte y de Spencer nunca pudo contener nuestras aspiraciones; hoy que por estar en desacuerdo con los datos de la ciencia misma se halla sin vitalidad y sin razón, parece que nos liberamos de un peso en la conciencia y que la vida se ha ampliado » (1).

C'est assez dire que le positivisme dans l'Éducation, avec son dogmatisme et ses idéaux de réalisme et de calcul, ne se maintenait plus que par la force de la vitesse acquise. Il était, dès l'automne du régime porfiriste, condamné à survivre dans une zone étroite et à périr un jour d'asphyxie. Les efforts de Justo Sierra, de Gabino Barreda et des autres positivistes pour le sauver de la ruine, ne purent empêcher sa chute finale.

Vint la Révolution de 1910, explosion des forces vives de la nouvelle génération. Dans le *Programa y Manifiesto del Partido Liberal Mexicano*, publié à Saint-Louis du Missouri en juillet 1906 par un groupe de libéraux exilés, était exposé ce que l'on considère comme la source idéologique de la Révolution. Ce programme contenait aussi un projet de réforme éducative destiné à vivifier l'esprit des Mexicains par le moyen des idées libérales.

Le positivisme n'avait plus sa place dans l'histoire de l'éducation nouvelle qui allait remplacer peu à peu, les structures que nous connaissons.

La Révolution de 1910 était la preuve la plus éclatante de l'échec de ce système éducatif, qui n'avait donc réussi à ordonner ni les consciences, ni la société.

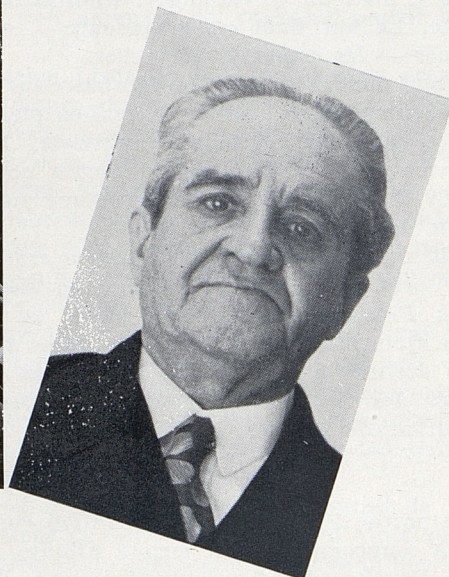
En 1920, au moment où la Révolution a définitivement triomphé, l'éducation positiviste au Mexique apparaissait comme la ruine grandiose d'une tentative honnête, mais qui avait manqué son but.



José Vasconcelos



Alfonso Reyes



Antonio Caso

(1) Dans *Conferencias del Ateneo de la Juventud* - México 1910 - cité par Leopoldo Zea : "Apogeo y decadencia del Positivismo" 1^{re} édition, 1944, page 128.

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DU MEXIQUE

par Antonio ORTIZ MENA
Ministre des Finances et du Crédit Public



Les pages ci-après sont la synthèse d'un discours prononcé par le Ministre des Finances du Mexique, lors de la séance inaugurale de la XXVI^e Convention Nationale Bancaire, qui a tenu récemment ses assises à Guadalajara (État de Jalisco).

I. - STABILITÉ MONÉTAIRE

LE principal souci du Gouvernement, dans les premiers mois de sa gestion, a été de soutenir le cours de notre monnaie à l'étranger, de relever les niveaux d'emploi et d'éviter la hausse du coût de la vie, afin de garantir le pouvoir d'achat de la population mexicaine. Puis, il s'est occupé d'équilibrer le budget fédéral, et d'améliorer la balance commerciale. Y étant parvenu, il fut amené à reconsidérer le développement économique sous une forme plus dynamique.

Au début de l'année 1960, la situation économique diffère sensiblement de celle qui se présentait à la même époque de 1959. Elle est plus ferme, plus à l'aise du point de vue financier, et elle a permis d'appliquer un programme national de développement, qui repose surtout sur la confiance et l'élan exprimés par les bailleurs de fonds et les classes laborieuses.

En un mot, nous ne sommes plus sur la défensive, mais nous prenons une part active à une bataille pour de longues années encore. Toutefois, nous ne devons pas oublier qu'avant toute offensive, avant toute bataille, il convient de dresser le bilan des éléments humains et matériels dont on dispose, et de les coordonner d'une manière adéquate.

En 1959, année qui débuta sous le signe de l'incertitude et d'une activité économique stabilisée, l'on put, à partir du second semestre, relever considérablement le produit national réel par an de 4,6 % en moyenne, par rapport à celui de 1958. En réalité, le rythme de progression du produit national était bien supérieur, pour le second semestre, à la moyenne annuelle indiquée ci-dessus. A cet égard, il est à remarquer que le Mexique et la Colombie sont les deux seuls pays d'Amérique Latine ayant augmenté effectivement leur production nationale pendant l'année dernière.

Quant à la balance des paiements, j'estime que nous avons rompu avec le rythme de diminution graduelle des réserves, constaté au cours des dernières années. Au 31 décembre 1959, la réserve nette de la Banque du Mexique était de 408 millions de dollars, soit 52 millions de plus qu'à la même époque de 1958. L'indice des prix de 210 articles n'a subi, au cours de l'an dernier, qu'une augmentation de 1,2 %, proportion qui, étant donné la structure économique du Mexique, peut être considérée comme normale dans une économie en progression.

L'augmentation de la production de denrées alimentaires de première nécessité, la progression du rendement des industries nécessaires au développe-

ment, l'accroissement des réserves de devises étrangères, le maintien du pouvoir d'achat du peso à l'extérieur et la stabilité des prix sur le marché intérieur, mettent en valeur l'harmonie du développement du pays en 1959.

Le peso mexicain est maintenant une monnaie stable. Il est soutenu principalement par la réserve de la Banque du Mexique, laquelle était, au 26 avril, de 415 millions de dollars, soit 7 millions de plus qu'à la fin décembre de l'an dernier, bien que nous soyions dans les mois où la réserve s'amenuise traditionnellement. Le peso est également soutenu par les disponibilités du *Fonds Monétaire International*, par la *Trésorerie des États-Unis* et par l'*Eximbank*, ce qui représente une somme de 345 millions de dollars. Cependant, le véritable pilier de notre peso est la tendance croissante, maintenant prouvée, de nos rentrées de devises du fait des exportations et du tourisme, ainsi que la ferme intention du gouvernement mexicain de développer le pays sans faire appel au plus onéreux des moyens : le financement inflationniste.

II. - CRÉDITS DE L'ÉTRANGER

La confiance dans l'avenir de notre pays ne saurait être mieux attestée que par les tous récents crédits obtenus de l'étranger. Ceci prouve, en outre, que le Gouvernement, répondant à un autre point du programme économique établi par la Présidence, essaie d'obtenir essentiellement des crédits à long terme, destinés à renforcer la productivité.

La *Compana de Seguros Prudential*, société étrangère typiquement privée, a accordé à la *Nacional Financiera* un crédit à quinze ans, pour cent millions de dollars, sans condition d'affectation de ces ressources et en s'en remettant uniquement au jugement éclairé et bien établi des institutions mexicaines. Ce crédit sera essentiellement affecté au programme d'industrialisation mis en œuvre par les organismes publics et par l'initiative privée.

L'*American and Foreign Power Company Inc.* vient de négocier avec la *Nacional Financiera* la vente, échelonnée sur quinze ans, des six entreprises d'électricité qui fonctionnaient au Mexique en tant que filiales de cette compagnie américaine, et qui possèdent un actif dépassant 110 millions de dollars. Il a été stipulé dans chacun des contrats, que les sommes provenant des annuités versées seraient réinvesties dans le pays en diverses entreprises industrielles, et de préférence dans celles contribuant à l'accroissement du revenu national et à l'augmentation de la production dans les branches déficitaires. Dans certains cas jugés opportuns, ces sommes pourront être associées au capital mexicain.

Les crédits de l'étranger, effectués dans les mêmes conditions que ci-dessus, continueront d'être un appoint au capital national afin de ne pas freiner

le rythme de notre développement économique. La situation favorable du Mexique et la politique de paiements à échéance fixe, ont créé un climat de confiance, qui permettra d'utiliser les crédits de l'étranger, à titre exceptionnel et dans le cadre d'une politique prudente.

Afin d'éviter que les prêts arrivent à dépasser nos moyens, ou qu'une gestion désordonnée porte préjudice au prestige du pays, sur les instructions de M. le Président de la République, le Ministère des Finances exercera une surveillance constante afin que, en application des dispositions du paragraphe VIII de l'article 73 de la Constitution, aucun emprunt ne soit contracté qui ne pourrait être liquidé de lui-même.

III. - COORDINATION ENTRE LA BANQUE OFFICIELLE ET LA BANQUE PRIVÉE

Dans le domaine du crédit, nous avons essayé de créer petit à petit une structure adéquate, en vue de favoriser le développement dans des conditions opportunes. Les principales dispositions prises à cet effet ont été, notamment, celles portant modification du régime du change légal obligatoire pour les banques de dépôt, dans le but de libérer de plus grosses sommes d'argent susceptibles d'être affectées à des activités productives. Il en est de même des dispositions adoptées, voici quelques jours, par la Banque du Mexique et permettant à l'industrie manufacturière d'obtenir des capitaux, dans des conditions favorables quant aux délais et au taux d'intérêt, pour l'exportation de ses produits. Ces facilités, accordées dans le cadre d'une saine technique bancaire, permettront à l'industrie nationale de saisir les occasions grandissantes de placer ses produits à l'étranger, et de combler au plus tôt des chapitres déficitaires.

Afin d'obtenir une meilleure coordination de la politique financière, permettant d'uniformiser les points de vue relatifs à l'affectation des ressources institutionnelles, le Pouvoir Exécutif Fédéral a arrêté un Règlement concernant les Institutions Nationales ainsi que les Organisations Auxiliaires Nationales de Crédit, et établissant un lien organique entre ces institutions et l'Administration des Finances.

La *Commission Consultative Permanente*, créée par le Règlement en question, s'est penchée sur l'analyse des programmes de travaux de chaque institution ou organisation nationale, et elle a suggéré des mesures pour que les ressources qu'elles en tirent soient employées dans des activités économiques de base pour le pays, de même que dans les branches dont elles sont chargées en particulier, selon leur nature.

La coordination entre la banque nationale et la banque privée permet d'envisager d'importants bénéfices pour notre économie, dans la mesure où les buts seront uniformisés en vue de répondre aux nécessités financières, dans des secteurs n'ayant pas de

ressources propres ou suffisantes. L'expérience acquise dans l'emploi des fonds de garantie et de développement provenant de l'agriculture, de l'élevage, de la petite et moyenne industrie, ainsi que du tourisme, nous montre de quelle façon, grâce à cette coordination, peuvent être soutenues des activités considérées par l'État comme ayant une importance particulière et qui coopèrent à l'essor de l'initiative privée.

Sans préjudice du soutien par le crédit qu'accordent de plus en plus à l'élevage les institutions nationales de crédit, le *Fonds de Garantie et de Développement pour l'Agriculture, l'élevage et l'Aviculture* a commencé, à travers les institutions privées, à financer cette activité d'une manière opportune. On estime que seront alloués, au cours de cette année, pour plus de 150 millions de pesos de crédits. Ce programme sera appliqué — en dehors des opérations agricoles qui reçoivent toujours des subsides du *Fonds* — pour des denrées alimentaires de première nécessité et certains produits d'exportation.

Afin que le *Fonds de Garantie* puisse soutenir en outre la culture de la vigne, qui peut être fort lucrative pour les agriculteurs de certaines régions, il a été accordé, à l'intention de ces derniers, des sommes complémentaires déjà en cours d'utilisation.

Il ne faut pas oublier qu'il y a encore plus de 50 % de la population du Mexique qui vit de l'agriculture; ce qui fait que ce secteur a besoin d'un soutien constant, lequel, tout en permettant de résoudre des problèmes sociaux urgents, fait des agriculteurs de nouveaux consommateurs d'articles nationaux, en élargissant considérablement le marché intérieur.

Le Président de la République a chargé le Ministère des Finances et la Banque du Mexique d'étudier les méthodes susceptibles de permettre à la banque privée de faire avec les agriculteurs des opérations de pignoration (notamment pour le maïs et le blé) grâce à une subvention de l'Institut Central.

IV. - POLITIQUE DE CREDIT

Dans une période comme celle-ci, où le pays a maintenant une nette conscience de la nécessité de s'industrialiser et de tirer le meilleur parti de son potentiel de production, la politique de crédit ne saurait se borner à établir des exigences formelles déterminées, ni à prévenir ou à sanctionner des irrégularités d'ordre juridique. Tout comme il y a vingt ans l'Administration des Monnaies se souciait principalement de réglementer le volume de la circulation fiduciaire et du crédit, aujourd'hui, sans préjudice de continuer à veiller à ce que le volume des moyens de paiement réponde aux nécessités de la communauté et aux exigences d'une politique qui ne soit pas inflationniste, son souci primordial doit être de mieux canaliser, par des instruments de

réglementation plus efficaces, les ressources financières institutionnelles.

L'agriculture n'a toujours pas les moyens de s'épanouir complètement; l'élevage réclame un plus ferme soutien, lui permettant de se développer en tirant parti des conditions géographiques dont nous disposons; le processus d'industrialisation doit se poursuivre d'une manière progressive et rationnelle. Ces activités et d'autres tout aussi fondamentales nécessitent des capitaux suffisants pour être utilisés d'un point de vue sélectif et dans les formes adéquates.

Un excellent moyen de concilier intérêts particuliers et intérêt général, est de faire approuver par l'Institut Central les plans d'équipement dans leur ensemble, en laissant aux Banques le soin de les mettre au point dans le détail et d'en assumer l'exécution; ainsi, la coordination entre les deux parties sera plus complète.

Il nous faut reconnaître que, même sur les facteurs internes d'encouragement de notre développement sont toujours actuels (notamment : accroissement démographique élevé, diversité des ressources industrielles, rapports plus étroits entre les différentes régions du pays, relèvement des conditions techniques d'exploitation de la terre et niveau élevé d'investissement public) il n'en est pas moins vrai que les conséquences d'une distribution inégale du revenu se sont accentuées, que l'on en est arrivé à avoir recours à l'excès aux richesses naturelles, et que la zone centrale du pays souffre d'une concentration accentuée, du point de vue démographique et économique.

Nous devons compter sur le concours de tous les secteurs de l'initiative privée, mais, plus particulièrement, sur celui des établissements de crédit, afin d'orienter essentiellement l'épargne publique vers des objets tels que l'encouragement au tourisme étranger, la promotion des ventes de produits nationaux dans les zones frontalières afin d'y faire délaissier la consommation d'articles étrangers similaires à ceux produits dans le pays, l'aide à l'exportation de produits nationaux. Il faut aussi mettre un terme aux importations d'articles somptuaires et de biens de consommation qui, tout en ne pouvant être qualifiés d'articles de luxe, ne sont pas essentiels parce qu'ils jouent un rôle social secondaire ou qu'ils sont produits dans le pays. Un ferme soutien doit être apporté à l'importation d'outillage et d'équipement destinés à une production nouvelles ou tendant à remplacer des importations et à établir une hiérarchie des biens de capital estimés indispensables à la réalisation de ces buts. Enfin, l'on ne financera pas l'importation de biens qui, même jugés indispensables, ne sont pas de ceux qui réclament un achat immédiat, ne remplissant pas les conditions énoncées ci-dessus. Sous ce rapport, les pièces de rechange et accessoires ne doivent être importés que dans la mesure où ils sont indispensables, et non pour constituer des stocks coûteux.

Le marché des valeurs demeure une préoccupation pour l'État, car, malgré son importance dans la formation de capitaux et dans le drainage de l'épargne, il n'a pu se développer suffisamment pour répondre au rôle qui lui revient dans le processus économique du pays.

Le Ministère des Finances, la Banque du Mexique et les institutions hypothécaires, se sont tenus en rapport constant pour examiner la façon d'assurer la permanence et la fermeté du marché des valeurs hypothécaires.

V. - IMPULSION A L'ECONOMIE

Le Gouvernement Fédéral a décidé de maintenir la réduction de la taxe *ad valorem* à l'exportation du coton.

Dans sa période actuelle de développement, le Mexique a besoin de planifier son processus d'industrialisation de façon à pouvoir absorber l'accroissement démographique et à obtenir un ensemble d'installations productives qui, dûment intégrées, éviteront au pays de trop dépendre des sources étrangères de ravitaillement. Cette planification tendra également à coordonner dûment l'essor inter-régional du pays et à maintenir, dans l'avenir, un rythme accéléré de développement, en assurant aux devises obtenues un emploi dans le financement de l'équipement de capital que le pays n'est pas encore en mesure de produire.

Le plan d'industrialisation doit tendre à produire l'outillage et tous les produits de base d'importation, ainsi qu'à installer des usines permettant de tirer le maximum de nos richesses naturelles et de créer de nouvelles sources de travail.

Le moment est venu où le Gouvernement doit reviser sa politique d'encouragement à l'industrie, et, à cet effet, du point de vue fiscal, accorder des exonérations sur le plan régional, afin de favoriser les activités de base. De cette façon, les États de l'Union en bénéficieront, qui n'avaient joui jusqu'à présent des améliorations inhérentes au développement industriel.

L'Association de Libre Commerce de l'Amérique Latine, à laquelle le Mexique adhère depuis le mois de février dernier, offre de souriantes perspectives quant à l'extension des marchés de produits d'exportation, au profit des entreprises mexicaines travaillant dans des conditions rentables.

L'État a aidé fiscalement les exploitations minières, au moyen de dégrèvements automatiques et d'arrangements fiscaux. C'est ainsi qu'actuellement 65 %

de la production minière du Mexique bénéficie de l'aide du Gouvernement, grâce à des dégrèvements d'impôts; dans certains cas, ces remises ont porté sur le montant total des taxes à la production et à l'exportation des minerais. D'où l'on espère une participation grandissante des bailleurs de fonds mexicains à l'exploitation minière.

Les produits manufacturés sont exonérés du paiement de la taxe à l'exportation, et, depuis le début de l'Administration actuelle, il est fait remise aux fabricants vendant directement leurs produits sur les marchés extérieurs, de la part revenant au Gouvernement Fédéral sur la taxe du chiffre d'affaires. Ces deux décisions ont réduit sensiblement le montant des droits frappant la production industrielle à l'exportation.

Afin de supprimer complètement ces taxes et d'augmenter les possibilités de concurrence du Mexique à l'étranger, M. le Président de la République vient de charger le Ministère des Finances d'étudier la question de l'exonération de taxes à l'importation sur les matières premières utilisées pour les produits manufacturés destinés à l'exportation et dont le prix de revient profite principalement à l'industrie nationale.

Le Mexique a décidé, on le sait, de participer à la *Banque Inter-américaine de Développement*, car il estime que l'économie du pays en profitera. A l'occasion de la signature de la convention portant création de cet organisme, je me suis permis d'assurer que le phénomène du développement de l'Amérique Latine réclame des capitaux adéquats. Il faut que l'Amérique Latine trouve, à brève échéance, les moyens de se transformer socialement et économiquement. Les Institutions internationales doivent être conscientes de ce processus et l'encourager, en évitant les vieilles formules. Je disais également que chacun des pays d'Amérique Latine a intérêt à rechercher des solutions propres pour son développement économique. Là, les investissements publics ont un rôle important à jouer; l'essor de ces pays est lié à leurs ressources ainsi qu'à leurs conditions sociales et politiques.

La participation du Mexique à la Banque représente des obligations. Néanmoins, elle élargit considérablement le champ des ressources pour son développement économique, lequel doit être accéléré et harmonisé, tout d'abord dans le cadre de l'initiative privée, en mettant à profit les facilités que lui offre l'État sur tous les plans : fiscal, monétaire et bancaire.

THÉÂTRE MEXICAIN CONTEMPORAIN

PENDANT plus de vingt ans — et en gros au cours de la période qui sépare les deux guerres mondiales —, le théâtre, au Mexique, fut bien près de disparaître, victime des servitudes qui avaient pesé sur tout le théâtre occidental dans une période antérieure. Las de la routine à laquelle il s'était pourtant accommodé pendant si longtemps, le grand public finissait par désertier des salles de spectacle par trop commerciales où l'œuvre n'était montée que pour mettre en valeur tel auteur ou telle actrice célèbres, dans un répertoire immuable. C'est ainsi que, entre 1925 et 1940, alors que les grandes salles de théâtre étaient presque vides, seuls quelques groupes de théâtre expérimental, dirigés vers un public restreint méritent d'être mentionnés. Xavier Villaurrutia, Salvador Novo, Gilberto Owen, Celestino Gorostiza — et Agustín Lazo, — peintre de grand talent qui s'efforce de réaliser une nouvelle conception de la mise en scène, ont attaché leur nom à cet effort de récréation. Sous l'appellation de « Teatro de Ulises » et dans des salles improvisées, le groupement put faire représenter, avec des fortunes diverses, des auteurs tels que O'Neill, Vildrac, Lenormand et Pirandello. Deux nouveaux noms : Julio Bracho et Rodolfo Usigli vinrent, entre 1930 et 1940 renforcer le groupe qui crée le « Teatro de Escolares » et le « Teatro Orientación ». Julio Bracho devait être le principal inspirateur du premier dans lequel il présenta des pièces d'auteurs nationaux qui s'efforçaient de faire œuvre de novateurs, tandis que Villaurrutia et Gorostiza, créateurs du second, continuèrent à traduire et à faire représenter les œuvres les plus importantes des auteurs contemporains sous l'influence desquels il firent leurs premières en tant que dramaturges. Mais l'auteur le plus important de ces dix années est sans conteste Rodolfo Usigli, le seul écrivain dont toute l'œuvre est consacrée au théâtre.

Le monde dramatique d'Usigli se caractérise par l'intensité avec laquelle l'auteur s'efforce de trouver une explication au caractère du Mexicain, en suivant ses lignes de conduite à travers l'histoire et les événements politiques qui la déterminent. Dans presque toutes ses œuvres, réalisées dans un style strictement réaliste, l'anecdote s'appuie directement sur des événements politiques ou, du moins, est en étroite liaison avec eux. La Révolution et les événements qui l'ont suivie exercent une grande influence sur la psychologie de ses personnages et ceux-ci représentent pour la première fois dans le théâtre du Mexique, le « Mexicain » comme un être dont le caractère est « moulé » par l'histoire de son pays. On peut dire sans se tromper que c'est avec *El gesticulador* (qui met en scène un épisode rendu

possible par la Révolution), œuvre écrite en 1937 et représentée seulement en 1947, que le théâtre purement mexicain est vraiment né.

D'autres auteurs ont, depuis la fin de la guerre, donné des œuvres intéressantes : citons notamment Emilio Carballido, Luisa Josefina Hernandez, Sergio Magano, Hector Mendoza, Jorge Ibarguengoitia.

L'absence de liberté de l'homme, la frustration sexuelle sont les constantes de l'œuvre de Carballido, qui, jusqu'à *Rosalba y los Llavaros* se déroulait dans une atmosphère nettement mexicaine. Après cette pièce, dans *La danza que sueña la tortuga*, *Felicidad*, *La hebra de Oro*, le cadre le cède un peu à une atmosphère de mélancolie diffuse. *Medusa*, *El día que se escaparon los leones*, *El relojero* ont une résonance plus vaste.

Luisa Josefina Hernandez se fait presque constamment l'écho des désastres produits par le manque de volonté (*Los frutos caídos*). Dans *os huéspedes reales*, sa dernière œuvre, elle a recréé avec beaucoup de bonheur le thème d'Electre, en le transportant dans la réalité mexicaine. La beauté du dialogue et le juste développement du thème donnent à cette dernière pièce un accent tragique authentique.

Sergio Magana porte au théâtre son goût du grand geste « théâtral » qui le distingue des autres auteurs, et une attitude rebelle et « antibourgeoise » marquée (*Los signos del Zodiaco*, *Moctezuma*, *El pequeño caso de Jorge Livido*).

Après de ces auteurs, Mendoza et Ibarguengoitia ont commencé par créer des comédies de jeunes : *Las cosas simples*, *Susana y los jóvenes* traitées dans un mode léger. Depuis Ibarguengoitia s'est attaché à une forme de vaudeville dans lequel il se moque de nombreux tabous, tandis que Mendoza s'est consacré plus particulièrement à la mise en scène. Citons également le jeune directeur Juan García Ponce, dans les réalisations duquel se marque une très forte personnalité.

"El paseo de Buster Keaton", du Teatro Breve de Francisco Garcia Lorca
Mise en scène d'Hector Mendoza,
Décors et costumes] de Juan Soriano.





"La hija Rapæcini" d'Octavio Paz.
Mise en scène d'Hector Mendoza,
Décors et costumes de Leonora Carrington.

Actuellement, une moyenne de vingt à trente salles ouvrent chaque soir leurs portes. Il est évident que chacune d'elles ne peut offrir sans cesse des spectacles uniquement artistiques. Il est évident aussi que des œuvres à fins commerciales, représentées presque mécaniquement et sans grandes préoccupations artistiques tiennent encore les affiches. Cependant le mouvement est donné, et les grands organes culturels offrent leur appui aux efforts des jeunes auteurs et acteurs. C'est ainsi que, parallèlement à l'activité de l'Institut National des Beaux Arts, dont



"Les apartés" de Jean Tardieu.
Mise en scène d'Hector Mendoza, Décors et costumes de Juan Soriano.

Théâtre primitif
espagnol.

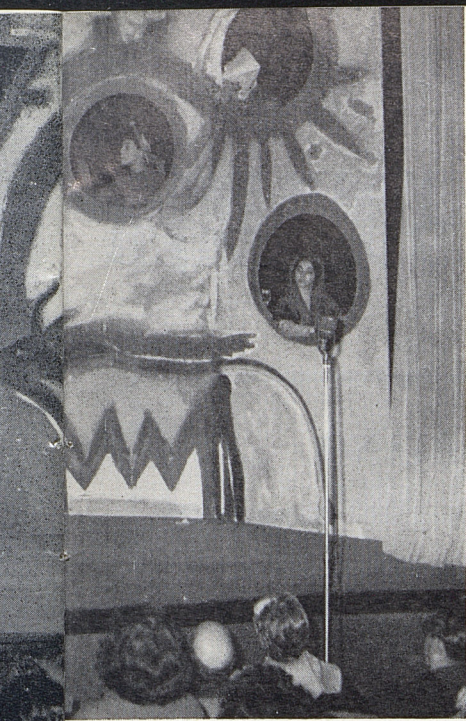


nous nous sommes déjà occupés ici-même, l'Université Nationale Autonome de Mexico soutient des « saisons » annuelles auxquelles prennent part des groupes d'étudiants de différentes écoles préparatoires et professionnelles, et des groupements de jeunes artistes tous unis dans la lutte contre le conformisme, l'académisme et la monotonie dont souffre encore la scène mexicaine. C'est dans ce but que le groupement « Teatro Universitario », dirigé par Carlos Solorzano, n'a pas cessé d'opposer à l'espace réduit du drame de salon la profondeur, l'intérêt et la résonance d'œuvres telles que **Le Procès** de Kafka, **Six Personnages en quête d'auteur** de Pirandello ou **Les Justes** et **Le Malentendu** de Camus, dans un répertoire qui englobe également Shakespeare, Ben Johnson, Ruiz de Alarcón, Alfred de Musset, etc., sans oublier Christopher Fry, Ghelderode ou Ionesco.

Également d'origine universitaire, un autre groupement théâtral, « Poesía en Voz Alta », se fait entendre de plus en plus fréquemment dans un répertoire et dans une présentation qui a fait entrer le théâtre mexicain dans une phase de véritable création artistique. Dès son premier programme, en 1956, ses

"El Encanto"
d'Elena Garro
(Séance de lecture)





Mise en scène
d'Hector Mendoza.
Décors et costumes
de Juan Soriano.



Version théâtrale de fragments de *El libro del buen amor* (médiéval)
de l'archiprêtre de Hita.
Mise en scène d'Hector Mendoza,
Décors et costumes de Juan Soriano.

fondateurs s'écartèrent des moules traditionnels pour trouver un style qui restitue au langage théâtral son entière richesse. En quatre ans, sept programmes ont été présentés au public dans une mise en scène de Juan Soriano, peintre qui, tout comme Agustín Lazo, a mis ses grands dons au service du théâtre. C'est lui qui a fait les décors de tous les spectacles de « Poesia en Voz Alta » à l'exception de ceux de **La hija de Rapaccini** d'Octavio Paz dus à Leonora Carrington.

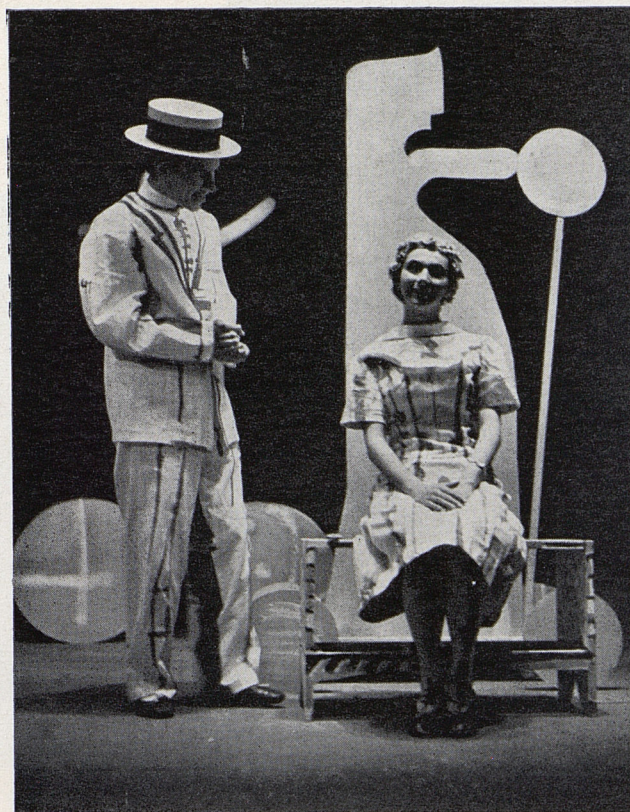
Dans les différents programmes de « Poesia en Voz Alta », une large place a été faite à des auteurs non mexicains, tels que García Lorca, Lope de Vega, Georges Neveux, Jean Tardieu, Eugène Ionesco, Calderón de la Barca, T.-S. Eliot, Jean Genêt, deux auteurs mexicains : Elena Garro et Octavio Paz ont été représentés également. Le monde théâtral d'Elena Garro se développe dans un climat poétique et apparemment irréel : jeux d'enfants, légendes populaires et, parfois quelques traits d'humour noir se mêlent dans son œuvre (**Un hogar solido, Andarse por las ramas, Los pilares de dona Blanca**) pour créer un climat à la fois féroce et innocent. Par la justesse du rythme, la vérité profonde des personnages, l'œuvre d'Elena

Garro se place au premier plan du théâtre mexicain contemporain.

Ainsi, par l'étendue de leur choix, les promoteurs de « Poesia en Voz Alta » contribuent à rendre au théâtre sa véritable condition de miroir du monde dans lequel parole et geste retrouvent leur valeur originelle, comme moyen de communication, sous la direction de jeunes directeurs pleins d'enthousiasme : Hector Mendoza, José Luis Ibanez, Diego de Mesa, de jeunes acteurs se sont entièrement dévoués à leur tâche.



Mise en scène de
José Luis Ibañez,
Décors et costumes
de Juan Soriano.



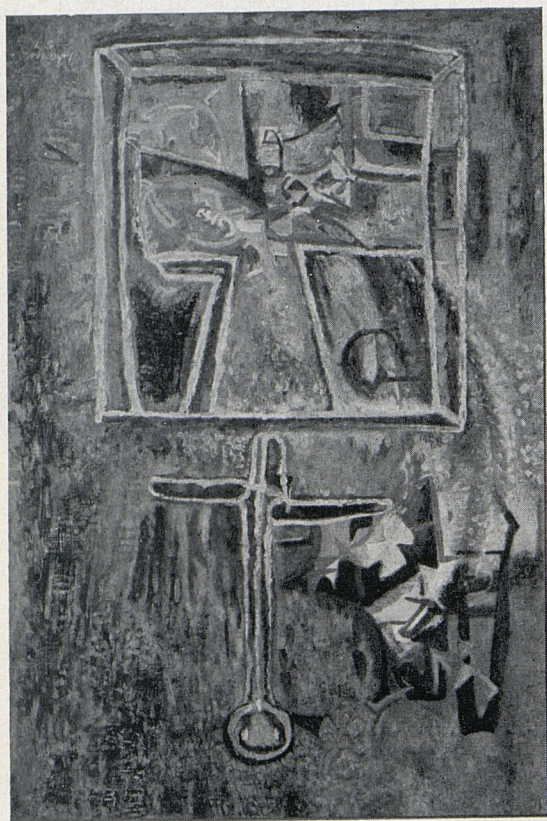
"Le Salon de l'Automobile" de E. Ionesco
Mise en scène d'Hector Mendoza, Décors et costumes de Juan Soriano.

QUELQUES NOUVEAUX

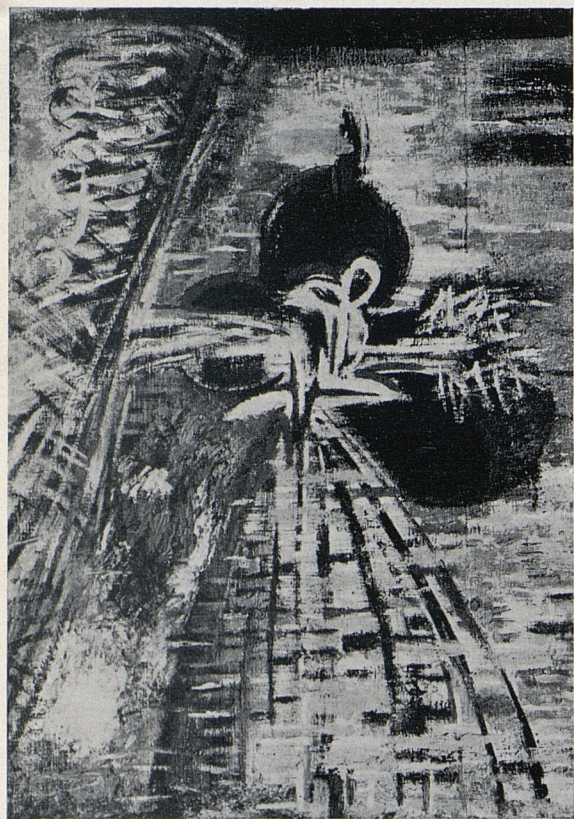
Juan SORIANO

né à Guadalajara (État de Jalisco) le 18 août 1920

est artiste-peintre, décorateur de théâtre, graveur, sculpteur et céramiste. Il a enseigné les Arts Plastiques pendant vingt ans. En 1935, il exposait ses premières toiles dans sa ville natale, avec un groupe de jeunes peintres de Guadalajara. L'année suivante, il participait à une exposition de la « Lear » (organisation artistique) aux côtés de Rufino Tamayo, Alfaro Siqueiros, Diego Rivera, Carlos Orozco Romero et Julio Castellanos... Depuis, Juan Soriano s'est fait connaître aux États-Unis, en Angleterre, en France, en Italie, en Suède, au Japon. L'an dernier, Soriano a fait sa première exposition de céramiques à la *Galeira Antonio Souza*, de Mexico.



« La Pie voleuse », peinture à l'huile



« L'oiseau », peinture à l'huile



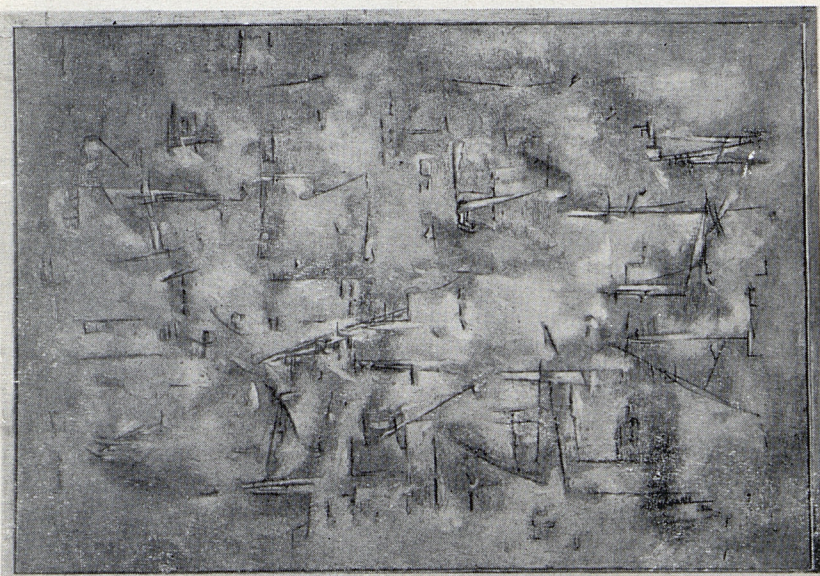
« Arbre » pièce de céramique

PEINTRES MEXICAINS

Lilia CARRILLO

née à Mexico le 2 novembre 1929,

a étudié la peinture pendant cinq années à Mexico, à « La Esmeralda ». Après avoir suivi les cours de « La Grande Chaumière », à Paris, Lilia Carrillo exposa, en 1955, à la Maison du Mexique (Cité Universitaire) et au Petit Palais. Ayant participé à l'exposition collective *The Art Center*, à Tucson en Arizona (États-Unis), Lilia Carrillo, de retour au Mexique, présente ses tableaux à la *Galería Antonio Souza* de Mexico.



" Suite de ponts " peintures à l'huile



" Bouquet cosmique "

Dr Alvar CARRILLO GIL

né dans le Yucatan en 1899,

a fait sa première exposition en 1954 à la *Galería de Arte Mexicano* de Mexico. Après avoir participé à plusieurs expositions collectives — *Mc Nay Art Institute* de San Antonio, dans le Texas (États-Unis) et à la *Galería Antonio Souza* de Mexico — le Dr Alvar Carrillo a exposé à *The Art Center* de Tucson en Arizona (États-Unis) et à la galerie Martin Schweig, de Saint-Louis du Missouri. Depuis 1959, de nombreuses toiles du Dr Carrillo sont présentées à la *Galería Antonio Souza*, de Mexico.



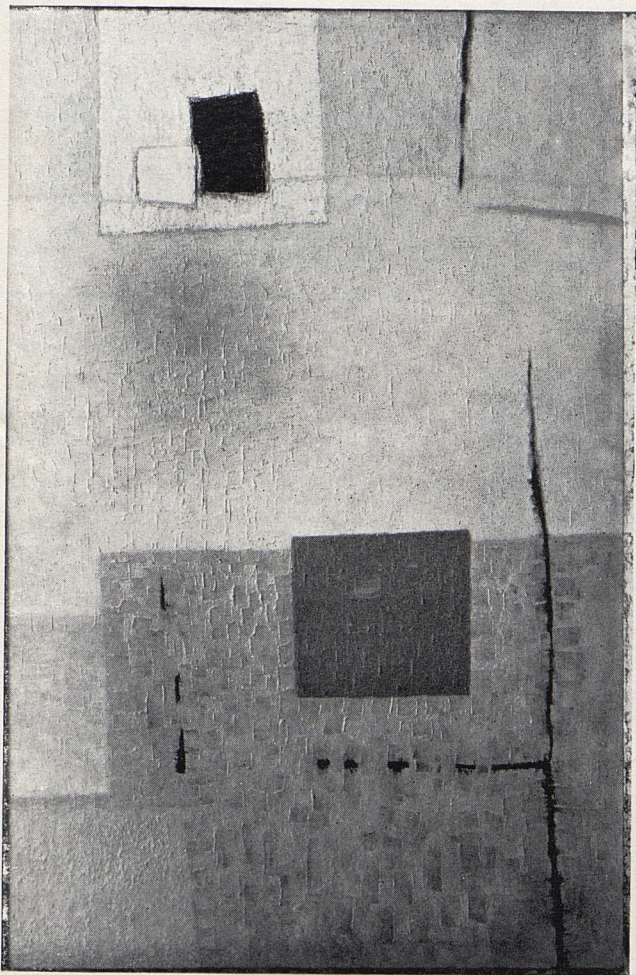
" Les Nouvelles Hébrides "

Gunther GERZSO

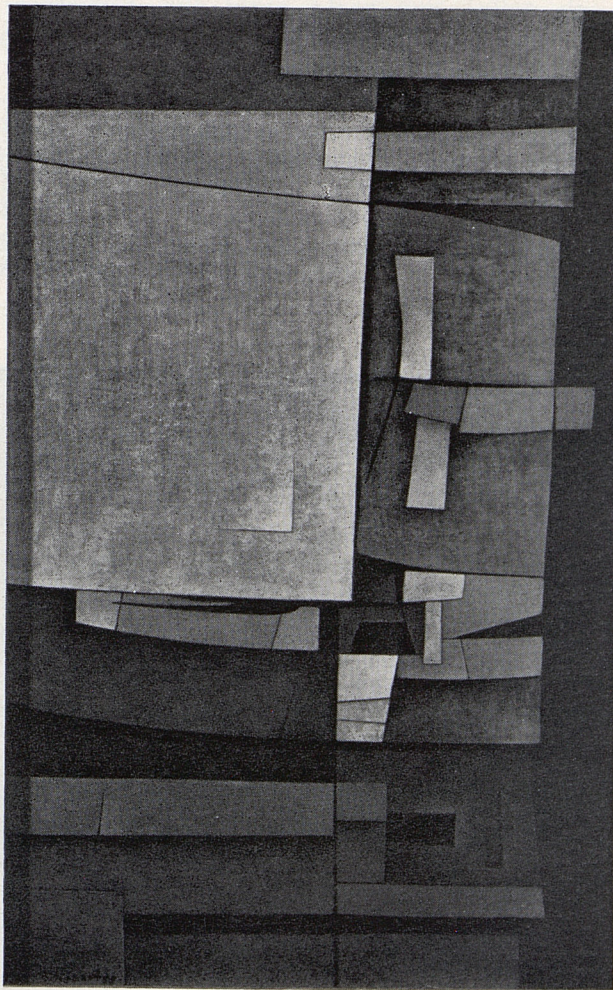
né à Mexico le 17 juin 1915,

de parents hongrois établis au Mexique, a d'abord été élevé en Europe et est venu terminer ses études dans son pays natal. Entre 1935 et 1941, Gerzso était aux États-Unis, à Cleveland (Ohio) où il étudia le décor de théâtre. De retour au Mexique, et encouragé par ses amis Julio Castellanos, Carlos Orozco Romero,

Otto Butterlin, il se consacra au décor de théâtre et de cinéma. Son œuvre picturale a été exposée à la *Galería de Arte Mexicano* de Mexico, entre 1951 et 1954, ainsi qu'à la *Galería Antonio Souza*, en 1956, 1958 et 1960. Gerzso a présenté également ses toiles au Japon, en Amérique du Sud et en France.

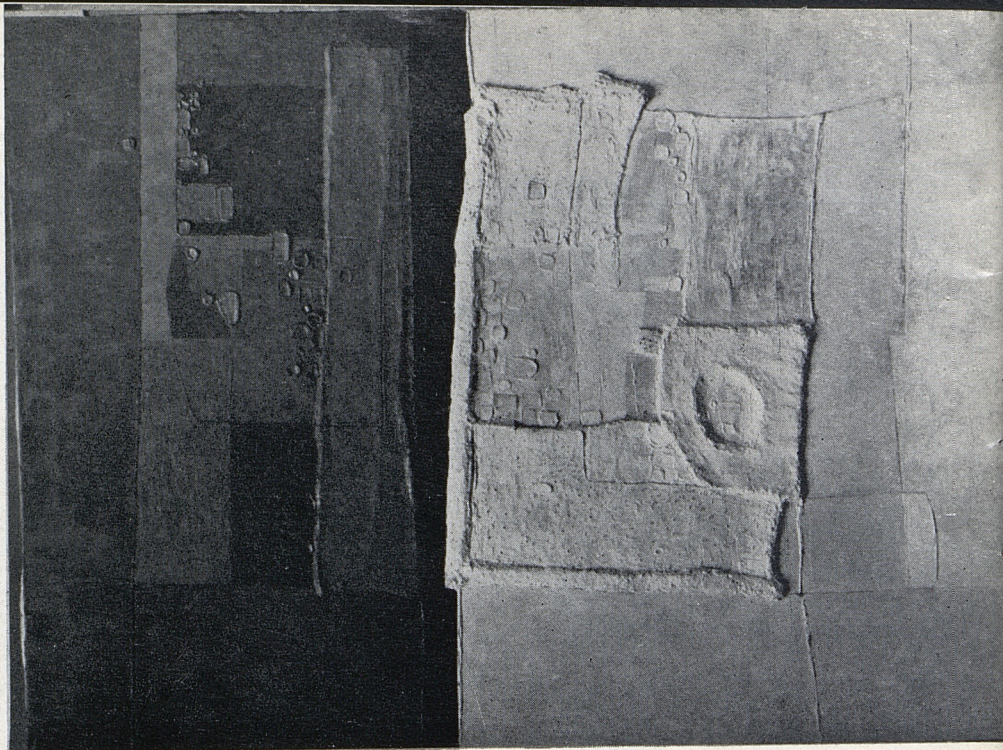


Collection T. Neuman



"Limite (1953) huile sur masonite

Peinture 1960
(collection Antonio Souza)



Manuel FELGUEREZ BARRA

né à Mexico le 12 décembre 1928,

exposa pour la première fois en 1954 à l'Institut Français d'Amérique Latine, de Mexico. Puis, il se rendit en Europe. A Paris, il fut l'élève de Zadkine, et obtenait, en 1955, une bourse du Gouvernement Français. Felguerez a participé à diverses expositions collectives à

Paris, Munich, Barcelone, Genève, aux États-Unis et au Mexique. Sa seconde exposition individuelle a eu lieu à Paris en 1956, et, après avoir présenté ses toiles à la *Galeria Antonio Souza* de Mexico, il vient d'exposer à l'Union Pan-américaine de Washington.



Peinture à l'huile " N° 32 "



" Oiseau de l'air "
peinture à l'huile

Pedro CORONEL ARROYO

né à Zacatecas le 25 mars 1925,

est non seulement un peintre, mais encore un sculpteur de talent, l'un des premiers parmi les sculpteurs mexicains. Pedro Coronel a exposé dans de nombreux pays, où il a été accueilli chaleureusement. Depuis la *Première Biennale*, l'Institut National des Beaux-Arts de Mexico s'était promis de constituer un musée plus actuel et plus vivant; il a tenu son propos

en réservant une large place aux toiles de Pedro Coronel, qui a remporté le *Prix National de Peinture*. Comme les cinq autres peintres que nous présentons dans cette rubrique, Pedro Coronel a exposé ses œuvres dans diverses galeries de Mexico notamment chez *Antonio Souza*.

Les danseurs du feu "
toile



NOUVELLES DE PRESSE

★ **Le général Alfonso Corona del Rosal, Président du Parti Révolutionnaire Institutionnel**, vient d'assurer que l'attitude du Mexique devant ses problèmes est révolutionnaire et de gauche. **M. Manuel Moreno Sanchez, Président de la Grande Commission du Sénat**, a ajouté : « Au Mexique, l'initiative privée est libre d'agir mais non de demeurer stagnante et de ne participer à l'activité du pays que lorsqu'il y a des chances de spéculation. Si elle veut conserver cette liberté, elle doit s'occuper d'entreprises produisant de la richesse pour le peuple. Nous avons beaucoup lutté, jusqu'à présent, pour que la richesse cesse d'être accaparée par des groupes privilégiés ; maintenant, nous renforcerons ce combat. »

★ **M. Adolfo Lopez Mateos, Président du Mexique**, a tenu une **conférence de presse** à la suite de ces déclarations. « Mon Gouvernement, a-t-il dit, est d'extrême gauche, dans le cadre de la Constitution. Tout dépend où l'on situe le centre. En réalité, vous connaissez l'origine de notre Constitution, qui émane d'une révolution typiquement populaire, laquelle aspirait à donner aux Mexicains des garanties afin d'obtenir de meilleurs niveaux de vie dans tous les domaines, une meilleure instruction, la dignité humaine. En ce sens, notre Constitution est, de fait, une Constitution d'origine populaire de gauche, en donnant au mot « gauche » le sens qu'on lui donne au Mexique. Mon Gouvernement est, dans le cadre de la Constitution, d'extrême gauche. »

LE MEXIQUE DANS LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE

★ **M. Osvaldo Dorticos, Président de la République de Cuba**, a été l'hôte de M. le Président Lopez Mateos. Au terme de cette visite officielle, les deux Présidents ont publié un communiqué commun dans lequel ils soulignent l'adhésion de leurs pays à l'Organisation des États Américains, le respect du principe de non-ingérence dans les affaires des autres États « pierre angulaire de l'amitié et de la confiance réciproque qui marquent depuis de longues années les relations des États Américains. » Les deux Chefs d'État déplorent « la violation des droits humains et des usages démocratiques » par certains gouvernements du Continent. Parlant de la situation internationale, ils ont mis l'accent sur le fait que « la paix dans la justice » demeure l'aspiration la plus chère à tous les peuples du monde, et, pour y parvenir « la première étape est le désarmement ». « La solution des grands problèmes internationaux doit être recherchée dans le cadre de l'Organisation des Nations Unies, où les pays, moyens et petits, devraient jouer un rôle d'éléments pondérateurs et de concorde », ajoute le communiqué. Quant aux rapports entre Cuba et le Mexique, les Présidents soulignent les liens étroits de sympathie et de fidélité qui ont toujours régné entre leurs deux pays, et estiment qu'il est urgent que la convention culturelle intervenue en 1947 soit mise en application. Ils expriment le vœu que les deux

pays resserrent leurs relations économiques et coopèrent à la mise en application des programmes économiques et d'assistance technique. Des pourparlers seront engagés en vue de la conclusion d'accords relatifs à la navigation maritime et aérienne, à la radiodiffusion, aux communications postales et télégraphiques et au tourisme.

★ Le Ministère des Affaires Étrangères du Mexique a communiqué à la Presse nationale et étrangère un bulletin de presse constituant une mise au point à la suite des interprétations et spéculations auxquelles a donné lieu la **visite de M. Robert C. Hill, Ambassadeur des États-Unis, à M. Tello, Ministre des Affaires Étrangères**. Ce bulletin comprend trois points principaux :

1° Après avoir rappelé qu'il est constant qu'un Ambassadeur entre en contact avec de hauts fonctionnaires des Ministères auprès desquels il est accrédité, le Ministre des Affaires Étrangères déclare : « Au cours de ma conversation avec M. l'Ambassadeur Hill, je lui ai fait remarquer que, suivant notre Constitution, la conduite de la politique internationale du Mexique est du ressort du Pouvoir Exécutif et que, par suite de la séparation des Pouvoirs, les expressions des Membres du Congrès n'engagent pas le Pouvoir Exécutif ni ne reflètent nécessairement l'opinion de ce dernier. »

2° « Nonobstant ce qui précède, il est évident qu'il existe au Mexique une profonde affection pour Cuba et que nous comprenons et partageons ses aspirations d'amélioration économique et de justice sociale. »

3° Après avoir réaffirmé qu'il existe des voies d'accord, le Ministre des Affaires Étrangères du Mexique déclare « qu'il ne partage pas l'opinion suivant laquelle les portes à une solution des différends existant entre les États-Unis et Cuba se soient fermées. »

★ **La Mission Parlementaire Mexicaine présidée par le sénateur Manuel Moreno Sanchez**, et composé de MM. Guillermo Ibarra et Carlos Roman Celis, sénateurs, ainsi que de MM. Leopoldo Gonzalez Saenz et Moisés Ochoa Campos, députés, est de retour au Mexique, après avoir visité divers pays d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Les parlementaires ont eu l'occasion de tirer des enseignements profitables de leur périple, et l'on relève notamment dans leur Rapport : « Nous revenons convaincus que les principes de la Révolution Mexicaine sont le résultat de l'idiosyncrasie de notre pays et les plus adéquats pour régir les destinées actuelles et l'avenir de ce dernier... Le développement général du Mexique est actuellement bien orienté, mais la distribution des bénéfices de cet essor à l'ensemble de la population, est lente et défectueuse. Il faut favoriser le plein emploi, surtout à la campagne, afin que les activités productives permettent de hâter les transformations de la vie rurale, en abrégant les délais ; on doit — comme on est en train de le faire — accélérer de plus en plus la construction dans tous les domaines, en particulier celle de locaux d'habitation... Les producteurs de

toute catégorie et les bailleurs de fonds doivent profiter au maximum du climat de quiétude dont jouit notre pays, et redoubler d'efforts s'ils désirent vraiment maintenir au niveau le plus élevé nos libertés sociales et économiques... Dans la société moderne, quand les hommes, les groupes ou l'État renoncent à accomplir leurs devoirs ou à remplir leur mission, le vide doit être comblé, et les individus qui fuient l'action doivent être remplacés par ceux qui sont décidés à tenir leur place... L'enseignement moyen, technique et professionnel, doit être adapté, au plus tôt, à l'évolution du pays. La distance technico-scientifique qui nous sépare des peuples développés est encore très grande, et elle le sera de plus en plus dans l'avenir si nous ne réformons pas, de toute urgence, notre système d'instruction d'une façon vraiment radicale... Seul un effort redoublé permettra au Mexique de ne pas rester en arrière de bien des pays d'Asie et d'Afrique qui, à présent, se développent et se modernisent à un rythme accéléré, alors que voici à peine quarante ans, ces peuples souffraient du despotisme, de la misère, de la maladie et de l'ignorance, et étaient soumis à la vassalité du satrape ou au colonialisme étranger... Certains pays font des sacrifices considérables pour moderniser leur industrie lourde, en restreignant la consommation de leur population et en réduisant les prix de revient pour exporter aux cours normaux du marché mondial, et ils recherchent de plus larges débouchés pour leurs produits industriels. Ces exemples mettent en évidence la solidité du développement du Mexique, soutenue en premier lieu par l'expansion de son marché intérieur, sans cesser d'avoir recours à l'exportation et d'y promouvoir les meilleures conditions... Il ne nous paraît pas souhaitable qu'il y ait dans certains pays un État riche ou puissant alors que les populations sont pauvres et sous-alimentées. La richesse des Nations ne réside pas dans la concentration des biens entre les mains de l'État ou d'une classe sociale, mais dans la plus grande uniformité de la répartition entre la population tout entière, des biens et services qui rendent l'existence humaine digne et civilisée... Certes, les générations actuelles doivent créer un avenir meilleur, mais il est inhumain de réduire leur vie même ou de les sacrifier au profit d'un mode de domination qui, s'il est différent de ceux qui l'ont précédé dans l'histoire, n'en est pas moins édifié sur des minorités bureaucratiques, lesquelles provoquent des contradictions internes dans la société... Aucun des deux mondes n'est un paradis ou un enfer. Des deux côtés on travaille pour vivre mieux et plus humainement. Tous les peuples déclarent constamment qu'ils aspirent à la paix, mais ils parlent plus de paix qu'ils ne travaillent à la consolider. Les pays traditionnellement puissants n'ont pas abandonné leurs habitudes d'exploitation des faibles... ils leur offrent des formes de liberté et de prospérité sociale qu'ils ne sont pas parvenus eux-mêmes à instaurer dans le cadre de leur vie intérieure. »

